PREMIER ET UNIQUE MAGAZINE CONSACRÉ À L'HISTOIRE DE L'ALGÉRIE

Mémoria

Supplément ELDJAZAIR.COM

www.memoria.dz N°67 Novembre-Déc. 2018 Prix : 200 DA

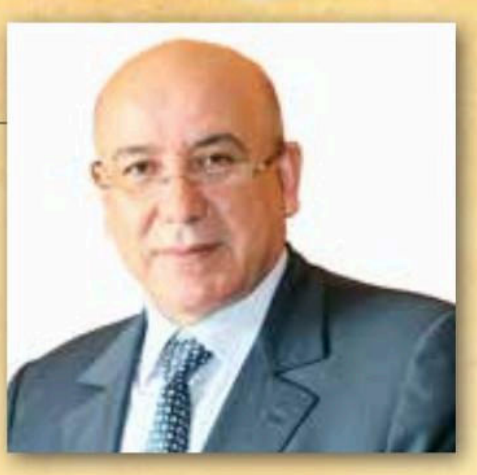
EDITÉ PAR LE GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION El-Djazaïr

Algérie

France

LA GUERRE des MÉMOIRES

POUR UNE VIVE MÉMOIRE



AMMAR KHELIFA
amar.khelifa@eldjazaircom.dz

Les nations se hissent par le savoir et se maintiennent par la mémoire. C'est cet ensemble d'événements qui se créent successivement aujourd'hui pour qu'un jour on ait à le nommer : Histoire. Sans cette mémoire, imbue de pédagogie et de ressourcement, l'espèce humaine serait tel un atome libre dans le tourbillon temporel et cosmique.

L'homme a eu de tout temps ce pertinent besoin de vouloir s'amarrer à des référentiels et de se coller sans équivoque à son histoire. Se confondre à un passé, à une ancestralité. Cette pertinence va se confiner dans une résistance dépassionnée et continue contre l'amnésie et les affres de l'oubli. Se contenir dans un souvenir, c'est renaître un peu. L'intérioriser, c'est le revivre ; d'où cette ardeur permanente de redécouvrir, des instants durant, ses gloires et ses notoriétés.

En tant que mouvement dynamique qui ne s'arrête pas à un fait, l'Histoire se perpétue bien au-delà. Elle est également un espace pour s'affirmer et un fondement essentiel dans les domaines de prééminence et de luttes. Transmettant le plus souvent une charge identitaire, elle est aussi et souvent la proie pitoyable à une éventualité faussaire ou à un oubli prédateur. Seule la mémoire collective, comme un fait vital et impératif, peut soutenir la vivacité des lueurs d'antan et se projeter dans un avenir stimulant et inspirateur. Elle doit assurer chez nous le maintien et la perpétuation des liens avec les valeurs nationales et le legs éternel de la glorieuse révolution de Novembre.

Il est grand temps, cinquante ans après le recouvrement de l'indépendance nationale, de percevoir les fruits de l'interaction et de la complémentarité entre les générations. Dans ce contexte particulier et délicat, les moudjahidate et moudjahidine se doivent davantage de réaffirmer leur mobilisation et leur engagement dans le soutien du processus national tendant à éterniser et à sacraliser l'esprit chevaleresque de Novembre. Ceci n'est qu'un noble devoir envers les générations montantes, qui, en toute légitimité, se doivent aussi de le réclamer. A chaque disparition d'un acteur, l'on assiste à un effacement d'un pan de notre histoire. A chaque enterrement, l'on y ensevelit avec une source testimoniale. Le salut de la postérité passe donc par la nécessité impérieuse d'immortaliser le témoignage, le récit et le vécu. Une telle déposition de conscience serait, outre une initiative volontaire de conviction, un hommage à la mémoire de ceux et de celles qui ont eu à acter le fait ou l'événement. Le témoignage devrait être mobilisé par une approche productive d'enseignement et de fierté. Raviver la mémoire, la conserver n'est qu'une détermination citoyenne et nationaliste. Toute structure dépouillée d'histoire est une structure sans soubassement et toute Nation dépourvue de conscience historique est une nation dépourvue de potentiel de créativité et d'intégration dans le processus de développement.

C'est dans cette optique de rendre accessibles l'information historique, son extraction et sa mise en valeur que l'idée de la création de cette nouvelle tribune au titre si approprié : Memoria, a germé. Instrument supplémentaire dédié au renforcement des capacités de collecte et d'études historiques, je l'exhorte, en termes de mémoire objective, à plus de recherche, d'authenticité et de constance.

amar.khelifa@eldjazaircom.dz

Supplément
N°67 Nov./ Déc. 2018

Fondateur Président du Groupe
AMMAR KHELIFA

Direction de la rédaction
Zoubir KHELAIFIA

Coordinatrices
Meriem KHELIFA

Reporter - Photographe
Abdessamed KHELIFA
Ghazi NACEF

Rédaction
Adel FATHI
Aissa KASMI
Boualem TOUARIGT
Boudjemaâ HAICHOUR
Hassina AMROUNI
Hachemi TAGZOUT
Zoubir KHÉLAIFIA

Direction Artistique
Halim BOUZID
Salim KASMI

Impression
SARL imprimerie Ed Diwan

Contacts :
SARL COMESTA MEDIA
N° 181 Bois des Cars 3
Dely-Ibrahim - Alger - Algérie
Tél. : 00 213 (0) 661 929 726
+ 213 (23) 304 652
Fax : + 213 (23) 304 653
E-mail : redaction@memoria.dz
info@memoria.dz

SUR FACEBOOK
Mémoria

El-Djazair.com GROUPE
GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION
www.eldjazaircom.dz

ALGÉRIE-FRANCE : LA GUERRE DES MÉMOIRES

LA RÉCONCILIATION EN DENTS DE SCIE

ALGÉRIE-FRANCE : LA GUERRE DES MÉMOIRES

P.7 Histoire
Algérie-France
LA GUERRE DES MÉMOIRES

P.11 Histoire
LE PIÈGE DES ACCORDS D'EVIAN

P.15 Histoire
LE RETOUR DU REFOULÉ

P.19 Histoire
LA RÉCONCILIATION EN DENTS DE SCIE

P.23 Histoire
EMMANUEL MACRON OUVRE UNE NOUVELLE ÈRE

GUERRE DE LIBÉRATION

P.29 Histoire
Anniversaire du 1er novembre 1954
-DU SOLDAT ANALOGIQUE AU SOLDAT NUMÉRIQUE
-LES CONVOIS DE L'ARMEMENT DE L'ALN À L'ANP
-PRÉVENIR LES MENACES FUTURES DANS LES ARMÉES

P.41 Témoignage
Témoignage inédit du Moudjahid Tagzout Hachemi de la Wilaya III
LA VALLÉE DE LA SOUMMAM, L'HÉROÏSME AU QUOTIDIEN

LE RETOUR DU REFOULÉ

EMMANUEL MACRON

MOUDJAHIDINE DE L'AKFADOU

Supplément du magazine
ELDJAZAIR.COM
Consacré à l'histoire de l'Algérie
Edité par :
LE GROUPE DE PRESSE ET DE COMMUNICATION
El-Djazair.com
Dépôt légal : 235-2008
ISSN : 1112-8860

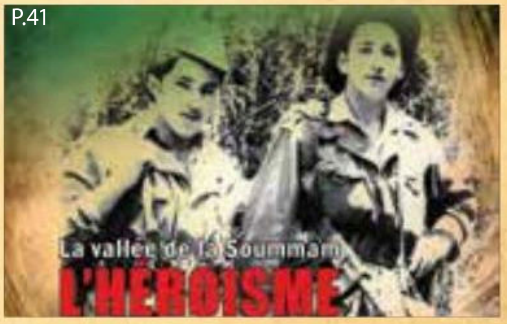
MOHAMED BOUDIAF

MOURAD DIDOUCHE

MOSTEFA BENBOULAID

SOMMAIRE

64e ANNIVERSAIRE DE LA RÉVOLUTION



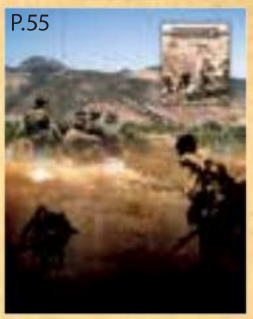
LA VALLÉE DE LA SOUMMAM

P.55 Histoire
Bataille de Souk-Ahras
LES 639 MARTYRS DE OUED CHOUK

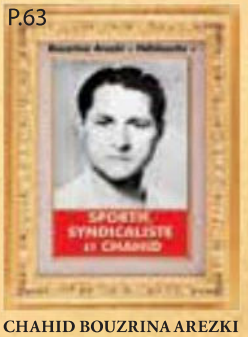
P.63 Hommage
Bouzrina Arezki «Hdidouche»
SPORTIF, SYNDICALISTE ET CHAHID

P.67 Histoire
Bataille de Sidi Semiane
VÉCUE DE L'INTÉRIEUR

P.71 Culture
DE L'ANTIQUE CIRTA A L'OPÉRA D'ALGER
« Carmen sur scène »



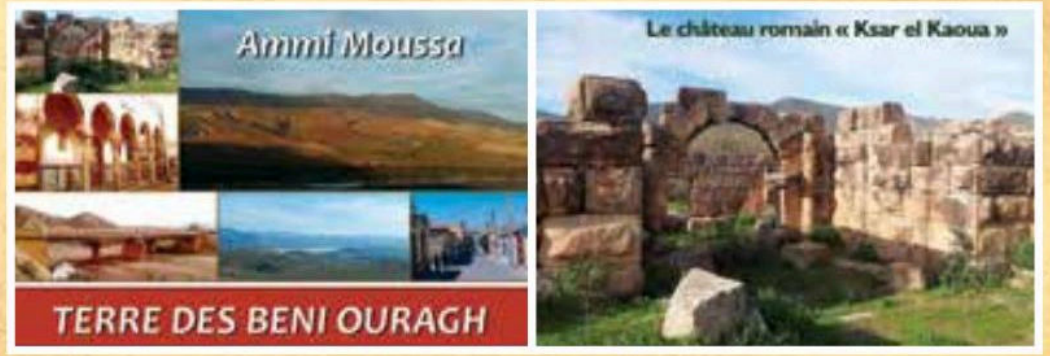
BATAILLE DE SOUK AHRAS



CHAHID BOUZRINA AREZKI

HISTOIRE D'UNE VILLE

P.81 *Ammi Moussa*
TERRE DES BENI OURAGH



La guerre des mémoires

Adel Fathi

L'histoire des relations algéro-françaises n'ont jamais été aussi tendues et aussi complexes que depuis l'avènement d'Emmanuel Macron à la tête de l'Etat français. Alors que, paradoxalement, celui-ci avait été le premier à oser faire des pas significatifs dans le sens d'une réconciliation historique entre les deux pays.

Ainsi, après avoir déclaré en 2017 à Alger, alors qu'il était en pleine campagne électorale, que la colonisation était *« **un crime contre l'humanité** »*, sans que personne lui ait demandé, puis reconnu la responsabilité de la France dans l'enlèvement et l'assassinat en 1957 de Maurice Audin, tout en décidant d'ouvrir partiellement les archives françaises concernant les affaires de disparition pendant *« **la guerre d'Algérie** »*, le président français recule brusquement, en acceptant de rendre hommage aux harkis et d'en

reconnaitre officiellement l'apport à la France, donc automatiquement à la colonisation.

Pendant ce temps, en Algérie, l'on attend encore des gestes plus significatifs, et surtout plus sincères, de la part des Français pour espérer une normalisation sérieuse et porteuse des relations entre les deux rives. Car, tant que rien n'est consigné noir sur blanc, il ne faut pas exclure une remise en cause, à tout moment, de tout ce qui a été entreprise jusque-là.

Cela dit, le litige sur la colonisation est loin d'être résolu. Cet éternel quiproquo avec la France n'a pas encore trouvé une issue, puisque les Français – prompts à criminaliser *« le génocide arménien »* – s'obstinent toujours à ignorer les doléances exprimées par des segments entiers de la classe politique et de la société civile algériennes, sur l'impératif de la reconnaissance des crimes commis par l'armée française en Algérie durant la période coloniale. Impératif posé par l'Algérie comme la condition sin qua non pour relancer ses relations dans la perspective d'un traité d'amitié et de coopération, que les Français s'impatienteraient de voir signé.

En plus d'une demande de pardon, l'Algérie exige de son ancien colonisateur l'ouverture des archives coloniale relatives à l'Algérie ; chose que les Français refusent toujours, sous prétexte que ces documents relèveraient de la souveraineté de l'Etat français. Il y a aussi le problème des ossements et des crânes d'anciens résistants algériens de Zaatchas de 1848, toujours exposés au Musée de l'Homme à Paris, et dont l'Algérie réclame la restitution depuis plus de deux ans, en vain. Puis, il y a encore d'autres revendications sur lesquelles les gouvernements français successifs louvoient ; on pense par exemple à celle relative aux victimes des essais nucléaires dans le Sud du pays.

Il faut dire que ce retour de l'Histoire dans notre pays est certainement mal vécu de l'autre côté de la Méditerranée, où des militants et des intellectuels continuent pourtant à lutter pour faire aboutir ce *« devoir de mémoire»*, entamé il y a une dizaine d'années. Car, c'est bien en France que tout ce débat a été enclenché, en 2001, par une vieille moudjahida et fidaia de la bataille d'Alger, Loui-

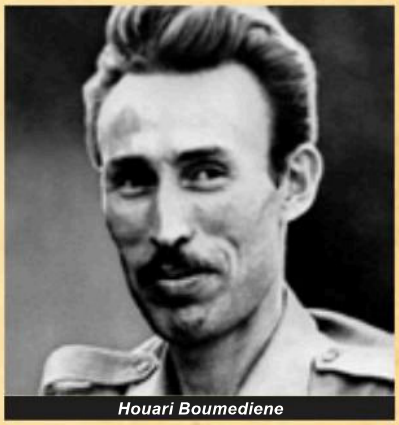
Les crânes des combattants algériens, détenus par le Musée de l'homme à Paris

sette Ighil-Ahriz, qui avait relancé dans les colonnes du journal Le Monde, la polémique sur la torture.

Ces pressions ont quand même abouti à l'abrogation de l'infâme loi du 23 février 2005 faisant l'apologie de la colonisation ; bien que tout cela n'ait pas eu encore raison du dogmatisme si tenace des politiques, de gauche comme de droite, avec une pensée politique régressive – touchant même certains ministres – qui tire de plus en plus à la xénophobie et aux idées de l'extrême droite.

En effet, ces cercles d'extrême droite française, qui ont fini par contaminer de larges secteurs de l'élite française, ne ratent aucune occasion pour glorifier la colonisation et dénigrer ostensiblement les symboles de la lutte algérienne pour l'Indépendance. Toutes ces forces d'inertie empêchent, à l'évidence, toute normalisation des relations entre la France et l'Algérie, même si, dans les faits, les intérêts communs et le poids de l'émigration qui demeure si important, font que ces relations n'ont jamais atteint le stade de rupture. Même dans les moments les plus tendus, comme lors de la vague d'attentats à Marseille en 1973 commis par des extrémistes français contre des cibles algériennes, où le président Houari Boumediene décréta l'arrêt de l'émigration des Algériens vers la France, en signe de protestations, les relations n'ont pas été définitivement rompues.

Ces relations vont alors traverser une longue période plus ou moins calme. Mais au début des années 1990, à l'occasion de l'interruption en Algérie des élections législatives de décembre 1991, ces relations vont se crisper à nouveau. La France mitterrandienne,


Houari Boumediene

se posant en tutelle, reprochait aux Algériens de n'avoir pas permis la poursuite d'un processus qu'elle savait pourtant mortel, y compris pour les démocraties occidentales qui s'en plaignent d'ailleurs aujourd'hui. L'ancien colonisateur jouera alors un rôle actif dans le blocus imposé à l'Algérie pendant de longues années, sans mesurer les dégâts engendrés par sa décision. La compagnie aérienne française boycottera les aéroports algériens et sera bientôt suivie par d'autres compagnies occidentales. Dans le même sillage, la France a fermé ses centres culturels et réduit ses représentations diplomatiques en Algérie au strict minimum. Autant de mesures et de contre-mesures qui font que la confiance entre les deux pays s'en trouvera sérieusement entamée, malgré toutes les professions de foi et les discours de courtoisie qui sont échangés entre les deux parties.

Adel Fathi

Le piège des
ACCORDS D'EVIAN

Adel Fathi

Les relations entre l'Algérie et la France n'ont jamais été normalisées, même lorsque la paix est totalement est revenue entre les deux pays, et même après la signature des fameux accords d'Evian portant sur la coopération. Ainsi, dès l'indépendance de l'Algérie, proclamée le 5 juillet en 1962, cette coopération se révéla être sans effet sur l'essor du pays, puisque la France n'a jamais prouvé sa volonté d'aider son ancienne colonie à s'affranchir de la dépendance économique et à créer les bases d'un Etat fort et souverain. Ce qui amène nombre d'historiens à s'interroger si ces accords ont été une étape décisive dans la décolonisation ou un tremplin pour un néo-colonialisme qui commençait déjà à se manifester un peu partout dans le monde.

Exerçant un chantage flagrant, les autorités françaises ont dès le départ conditionné leur coopération avec l'Algérie indépendante dans les domaines socio-économiques, culturels et diplomatiques, par le maintien de leurs privilèges essentiellement économiques et militaires en Algérie. Ce qui n'était pas fait pour aider à l'assainissement des relations et un retour de la confiance entre les deux pays au sortir d'une guerre atroce qui avait duré sept ans et demi et laissé un pays en ruine et une population meurtrie. Et c'est ce qui a fait dire à certains acteurs algériens, dès cette époque, qu'à avec ces clauses imposées par la partie française, l'indépendance n'en pouvait être qu'incomplète, voire inaboutie.

Les Français voulaient assurer leurs intérêts, qui étaient immenses, en Algérie et qui consistaient notamment dans le maintien de leurs compagnies pétrolières activant déjà en Algérie, en plus de la poursuite de l'exploitation des hydrocarbures

DANUBE

L'AURORE

CESSEZ-LE-FEU

aujourd'hui à midi

DE GAULLE ANNONCE

pour avril un référendum

ALGER : Accablement puis tumulte

ORAN : Colère et manifestations dans les rues

IL FAUT LES COMPRENDRE :

Dans ces deux villes des cours martiales sont instituées

Ben Bella, libéré est parti pour Genève

Au téléphérique de La Clusaz

UNE BENNE SE DÉTACHE DU CABLE

35 skieurs blessés

dans EVIAN

ATTENTION !

AVEC LE SOURIRE !

algériens, conformément aux législations en vigueur durant la période de l'occupation. Aussi, ces accords intégraient l'Algérie dans la zone du franc français, ce qui permettait tacitement à la France de contrôler les réserves du Trésor algérien. En somme, l'essentiel des leviers économiques algériens devaient dépendre des centres de décision français.

Dans le volet militaire, la France a exigé lors des accords d'Evian le maintien de sa base militaire installée à Mers El-Kébir, ainsi que la poursuite des essais nucléaires secrets dans le Sahara algérien. Ces clauses s'inscrivaient naturellement dans le cadre d'une stratégie globale de la France soucieuse de sa position de grande puissance et de ses intérêts vitaux dans le pourtour méditerranéen, face notamment à l'Union soviétique qui était déjà soupçonnée de lorgner sur l'Algérie indépendante.

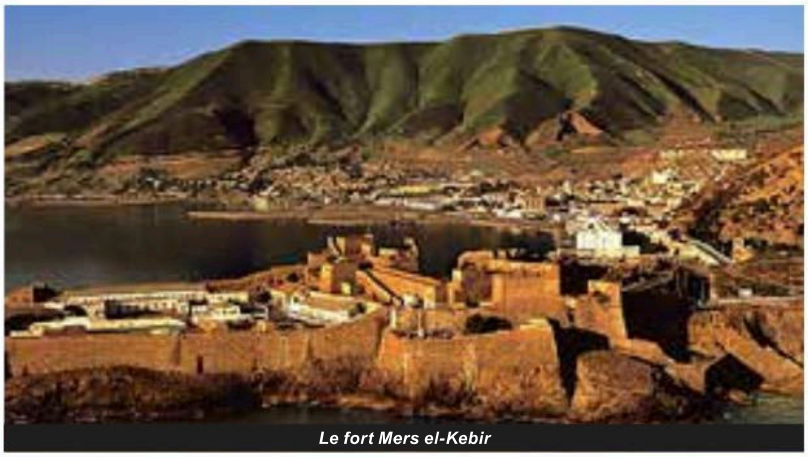
Dans le domaine culturel, la préservation de la langue française en Algérie était perçue comme un gage d'avenir pour les Français, même si la contribution de la France dans le redémarrage de l'enseignement en Algérie à partir de 1962 est jugée bien en deçà des attentes. A ce propos, le Président Ahmed Ben Bella témoigne que le gouvernement français n'a consenti d'envoyer qu'un dixième du nombre d'enseignants demandés par Alger.

Les grandes contradictions induites par le début d'application des clauses contenues dans ces accords, ont très vite poussé l'Al-

Krim Belkacem à Evian, le 20 août 1960

Louis Joxe, chef de la délègation française et ministre d'Etat chargé des affaires algériennes, entouré de Robert Buron et de Jean de Broglie

La délégation algérienne aux accords d'Evian


Le fort Mers el-Kebir

Houari Boumediene inaugurant le premier navire construit à Mers El Kébir le 18 mars 1975

gérie, tour à tour, à les modifier, à les amender, puis enfin à les dépasser complètement, en paraphant de nouveaux accords de coopération, fondés sur le respect et les intérêts mutuels, loin de la politique d'hégémonie qu'inspiraient les accords d'Evian. Il faut dire que même le président français Valery Giscard d'Estaing (1974-1980) a reconnu, lors d'une conférence de presse qu'il a tenue dès la première année de son mandat, que ces accords n'avaient jamais constitué un cadre idéal pour la coopération algéro-française.

C'est ainsi que les deux parties se résolurent à les adapter aux nouvelles réalités, avant de s'en passer définitivement. Le premier accord, portant sur les hydrocarbures, a été signé en 1965, suivi de près par un deuxième relatif au commerce, aux finances et à la monnaie, en plus de la nationalisation des terres et des exploitations agricoles. En 1968, un accord important sur l'émigration sera paraphé entre les deux parties, et achèvera de rendre nulles toutes les anciennes clauses énoncées dans les accords d'Evian concernant ce volet important pour les Algériens. Cet accord coïncidait avec un acte de décolonisation historique : le départ des forces françaises de la base de Mers El-Kébir. L'année 1971 verra une décision tout aussi historique, la nationalisation des hydrocarbures, qui mettra un trait définitif à la dépendance économique de l'Algérie et, par ricochet, aux fameuses clauses astreignantes prévues dans les accords d'Evian.

Cela dit, au plan des relations strictement humaines, des milliers de pieds-noirs continuaient à vivre en Algérie, sans aucune contrainte. Les accords d'Evian prévoyaient que les Français qui choisiraient de rester en Algérie, après l'Indépendance, ont le droit de conserver leur nationalité durant trois ans, au-delà desquels ils seront soumis à la loi algérienne. Mais, c'est au niveau officiel que les gouvernements français successifs vont afficher des attitudes de plus en plus crispées vis-à-vis de l'Algérie, tout en refusant de reconnaitre *« la guerre d'Algérie »* et les crimes commis par l'armée coloniale durant la période d'occupation, au point de censurer tout débat et toute production cinématographique relatant ses événements avec plus ou moins d'objectivité.

Adel Fathi

LE RETOUR DU REFOULÉ

Adel Fathi

Les relations algéro-françaises postindépendance ont toujours été déterminées par l'évolution des relations internationales dans le contexte de la guerre froide. Après la chute de l'Union soviétique et la disparition du Bloc de l'Est qui s'en est suivie, ces relations connurent une nouvelle phase de tension et de crispation, marquée par la montée de l'extrême droite et de la xénophobie en France.

C'est durant cette période trouble que tous les litiges liés à l'histoire, refoulés pendant trois décennies, commençaient à réapparaitre. Ces tensions atteindront leur paroxysme avec l'adoption de la fameuse loi du 23 février 2005, portant glorification de la colonisation. Un geste qui mettait fin, tout d'un coup, à tous les efforts consentis des deux côtés pour parvenir à un pacte d'amitié historique entre les deux pays.

A l'évidence, cette loi n'était pas le fruit du hasard. C'était une réponse aux fortes pressions exercées par les milieux de l'extrême droite, rejoints par une partie de la droite et même de la gauche traditionnelle. Elle rend hommage à toux ceux qui, Français ou étrangers, ont servi la France durant la période de la colonisation, et décrit sa présence dans les anciennes colonies, dont l'Algérie, comme une «action civilisatrice». Tacitement, ce texte reconnaissait et assumait tous les actes commis par l'armée coloniale, y compris donc ceux qui étaient reconnus comme étant des actes criminels, tels que les massacres, la torture, le saccage de village, l'expropriation…

Krim Belkacem, signataire pour la partie algérienne des Accords d'Evian faisant une déclaration à la presse

Le fort Mers el-Kebir

Mieux, la loi du 23 février 2005 avait même, dans son article 4 qui sera heureusement abrogé quelques mois plus tard sous la pression de l'opinion publique, suggéré l'introduction dans les programmes scolaires des *«aspects positifs de la colonisation»*, et prévoyait, entre autres, l'édification d'une stèle commémorative au cimetière Marignane, au sud de la France, en hommage aux anciens

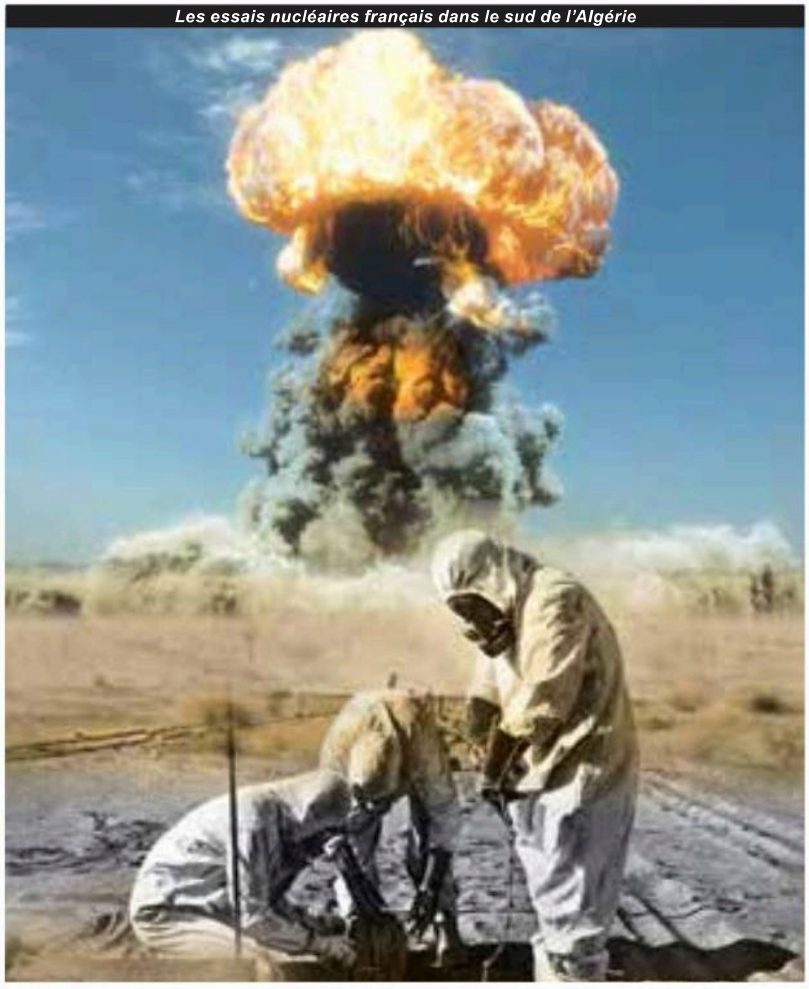
membres de l'OAS, organisation criminelle notoirement connue et dont l'histoire retient qu'elle avait pratiqué une politique de la terre brûlée visant à saborder l'indépendance de l'Algérie. Le reste des articles de cette loi est consacré aux droits et à l'indemnisation de toutes les catégories de *«victimes»*, à l'image des pieds-noirs, des harkis et des anciens combattants ayant servi sous les couleurs de la France.

Le discours politique français s'est vite révélé dans toute son incohérence. Ainsi, d'un côté, le gouvernement français reconnait les crimes du nazisme contre les juifs, et exige, par exemple, de la Turquie de reconnaitre le génocide commis par l'armée turque en Ar-

Ahmed Ben Bella

Base pétrolière au sud de l'Algérie

Les essais nucléaires français dans le sud de l'Algérie



ménie, et de présenter ses excuses au peuple arménien ; de l'autre, elle admet que des institutions officielle françaises glorifient la colonisation et étudient ses prétendues vertus civilisationnelles dans ses écoles, et ne trouve pas assez de courage pour reconnaitre ses propos crimes commis en Algérie.

Cette loi a été jugée par tous les esprits épris de justice et de liberté comme une loi scélérate et raciste, un outrage à la dignité et un appel à rééditer la colonisation, au vu de tous ses «aspects positifs» et ses prétendues réalisations. Elle est venue faire capoter le travail de longue haleine mené par l'ex-président Jacques Chirac pour arriver à la signature d'un pacte d'amitié historique avec l'Algérie, similaire à celui qui avait été signé avec l'Allemagne au sortir de la Guerre mondiale. L'ambition nourrie à travers un tel pacte était de surmonter les différends et les susceptibilités entre les deux peuples, dans la perspective de «tourner la page» du passé colonial.

L'adoption de la loi du 23 février 2005 révélait au grand jour l'influence qu'exerçaient les groupes de pressions et autres lobbies anti-algériens sur les centres de décision et sur la classe politique française. Composés essentiellement d'une myriade d'associations de pieds-noirs, proche de la droite et qui avaient fini par adopter les thèses de l'extrême-droite, ces groupes de pression ont profité de la situation difficile au plan sécuritaire qui régnait en Algérie durant la décennie 1990, pour faire partager leur politique par un large éventail de la classe dirigeante et des médias acharnés alors contre l'Algérie.

Face à tant d'acharnement, d'hostilité et de chantage, les Algériens n'avaient d'autre choix, à un moment, que d'afficher le profil bas. Traumatisés par des années de violence et de sang, et éreintés par une crise économique aiguë, ils ne voyaient même plus l'utilité de riposter aux campagnes fielleuses relayées par les médias outre-mer. Ce silence ne sera rompu qu'au début des années 2000, où, pour la première fois, des associations et d'anciens combattants algériens exigeaient du gouvernement français la reconnaissance des crimes commis par l'armée coloniale durant la période d'occupation, y compris la campagne de répression menée contre des manifestants algériens le 17 octobre 1961 à Paris. Puis, une avalanche de révélations, de confessions et de témoignages venaient accabler la France coloniale. Cela avait commencé par la publication, le 20 juin 2001, du témoignage-choc de la moudjahida Louisette Ighil-Ahriz dans les colonnes du journal Le Monde, dans lequel elle évoque les affres de la torture dans les geôles de l'occupant, accusant nommément le général Paul Aussaresses.

De l'autre côté des « barricades », les anciens colonialistes ripostaient par une série de publications faisant l'apologie de la colonisation, à l'image de l'ouvrage publié par le général Massu, mais, paradoxalement, apportaient des preuves de la barbarie pratiquée par l'armée française en Algérie, en reconnaissant le recours systématiques à la torture dans les centres de détention.

Les cercles anti-algériens vont redoubler de férocité, lorsque, en août 2012, pour la première fois dans l'histoire, un chef d'Etat algérien a été reçu à l'Assemblée nationale.

Adel Fathi

LA RÉCONCILIATION EN DENTS DE SCIE

Adel Fathi

Après une période de tumulte et de coups fourrés, assénés à l'Algérie par une droite française prise dans le tourbillon des nationalismes, et incarnée par le président Nicolas Sarkozy (2007-2012), son successeur, François Hollande (2012-2017), redressa vite la situation, en tentant de remédier aux multiples dérapages qui menaçaient alors gravement les relations entre les deux pays.

Sa première visite en Algérie, organisée en juin 2015, témoignera de cette volonté d'assainir les relations et de faire quelques gestes symboliques, mais significatifs pour rétablir la confiance presque rompue entre les deux rives de la Méditerranée, sans prendre néanmoins aucun engagement définitif. Tous les observateurs ont noté, sur le coup, deux avancées notables : le premier pas vers la réconciliation historique, et le rapprochement des deux pays sur des questions d'actualités qui divisaient, jusque-là Paris et Alger. Les deux préoccupations avaient presque occulté le volet économique (signature de contrats, installation de l'usine Renault, exploitation du gaz de schiste…) qui semblait pourtant vital pour les deux parties.

Sur le contentieux historique entre l'Algérie et son ancien colonisateur, il faut bien reconnaitre, en effet, que François Hollande a surpris son monde – ici et surtout ailleurs – en reconnaissant publiquement, et pour la première fois, la «brutalité » de la colonisation, même s'il a bien pris soin de ne citer que les événements du 8 mai 1945, alors que, à son arrivée, il avait averti qu'il n'était pas venu *« présenter des excuses*

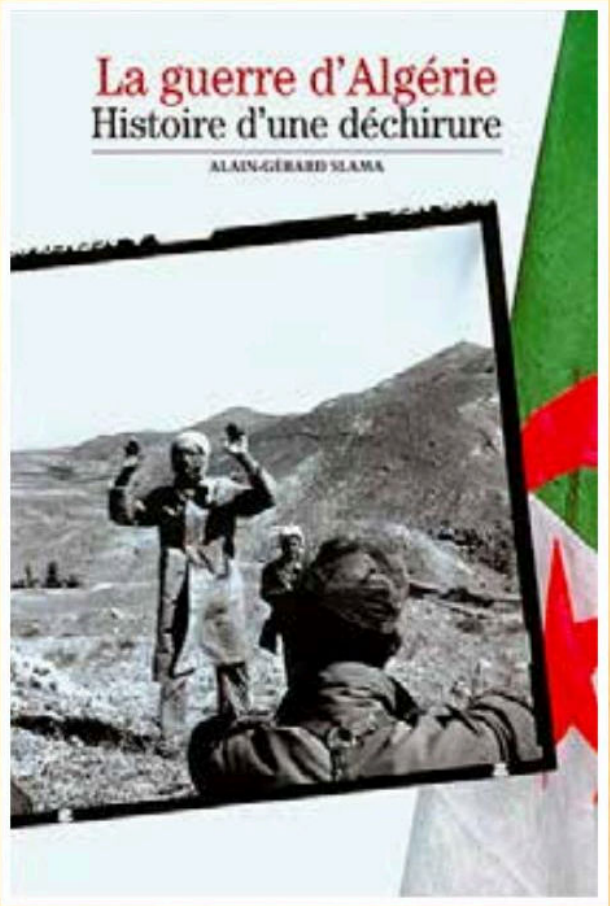
Chadli Bendjedid et François Mitterrand

Visite des Présidents français Sarkozy (en haut) et Hollande en Algérie

ou demander pardon ». Un sujet qui demeurait si sensible en France, sur lequel aucun homme politique, pour des raisons électorales, n'osait s'engager.

Cette grande première *« concession »* justifiera bien le faste avec lequel Hollande a été accueilli, à Alger, puis à Tlemcen. L'hôte français a eu plusieurs petits gestes qui vont dans ce sens de réconciliation (dépôt d'une gerbe de fleurs au sanctuaire des martyrs, hommage à Maurice Audin, un indépendantiste français mort pour l'Algérie, qui sera quelques années plus tard honoré officiellement par le président Emmanuel Macron). Des gestes qui devaient en appeler d'autres, même si, du côté français, les contre-pouvoirs étaient toujours là pour empêcher toute concrétisation de ce qui n'était alors que des professions de foi, et tant que rien n'était consigné noir sur blanc.

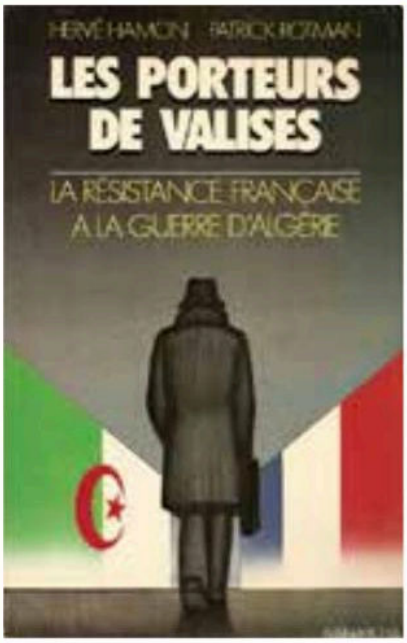
Cela dit, le litige sur la colonisation était loin d'être résolu. Tout le monde attendait des deux parties des décisions fortes susceptibles de donner une forme à



cet acquis. Mais les choses n'ont pas avancé au rythme souhaité par les Algériens, nonobstant le rapprochement envisagé par Alger sur les grandes questions géopolitiques de l'heure, à l'image notamment de la crise malienne et de la lutte antiterroriste dans la région du Sahel qui traversait, et traverse toujours, une situation explosive, depuis l'apparition des groupes islamistes liés à Al Qaïda dans le nord du Mali. Il faut dire qu'avant cette visite du Président Hollande, Alger et Paris n'étaient pas sur la même longueur d'onde. Elle aura donc permis de rapprocher les deux pays, qui seraient désormais en *« convergence »,* selon le chef de l'Etat français.

Sur ces questions, Alger a fait un pas en direction de Paris, en déployant des efforts envers notamment les représentants de certains groupes armés pour les amener à rompre leurs liens avec les groupes terroristes affiliés à Al-Qaida au Maghreb islamique

Départ des familles des pieds-noirs vers la France en 1962



(AQMI), qui imposaient leur loi dans le Nord de ce pays.

Sa visite d'Etat effectuée en Algérie a été perçue comme le prélude à une normalisation effective et durable des relations entre les deux pays, à condition que la partie française ne revienne pas, comme au temps de son trublion prédécesseur, à ses vieux reflexes néo-colonialistes, en se figeant sur des attitudes inflexibles, et en évitant obstinément toute discussion sur le passé colonial, comme c'est, hélas !, toujours le cas.

Le réchauffement des relations entre l'Algérie et la France est aussi mesuré à l'aune de l'épineuse question de l'émigration, héritée de l'époque coloniale. A cet égard, les restrictions instaurées par les gouvernements français successifs dans l'octroi de visas aux Algériens, justifiée par la situation sécuritaire, et le traitement réservé aux ressortissants algériens établis en France, depuis le début des années 2000, ne sont pas faits pour aider à une réconciliation historique entre les deux pays. Car, on constate bien que chaque nouveau chef d'Etat français venant faire escale à Alger – tous y sont passés – promet une ouverture sur cette question et de la souplesse dans l'étude des demandes de visa pour les Algériens ; mais, en pratique, les portes sont de plus en plus verrouillées et les discours xénophobes, relayés parfois par des officiels, continuent de faire rage dans l'Hexagone, ciblant en premier lieu les membres de la communauté algérienne.

Adel Fathi

EMMANUEL MACRON OUVRE UNE NOUVELLE ÈRE

Adel Fathi

De tous les chefs d'Etat français, Emmanuel Macron est de loin celui qui a le plus d'audace et de panache dans la manière d'appréhender la question de la colonisation, même si, à chaque fois, les mêmes forces d'inertie, les mêmes lobbies anti-algériens l'amènent à tempérer ses ardeurs et à faire revenir le débat à la case départ.

Tout avait commencé en février 2017. Lors de son premier voyage en Algérie, alors qu'il n'était que candidat à la présidentielle, Emmanuel Macron lançait sa phrase-choc : «La colonisation est un crime contre l'humanité.» Répondant à la question d'un journaliste algérien sur sa vision des relations franco-algériennes, l'actuel président s'est laissé aller à une formule qui fera date : *« C'est un crime. C'est un crime contre l'humanité. C'est une vraie barbarie et ça fait partie de ce passé que nous devons regarder en face en présentant aussi nos excuses à l'égard de celles et ceux vers lesquels nous avons commis ces gestes.»* Et d'enchaîner, avec le même ton d'iconoclaste : *« En même temps, il ne faut pas balayer tout ce passé, et je ne regrette pas cela parce qu'il y a une jolie formule qui vaut pour l'Algérie : la France a installé les droits de l'homme en Algérie, simplement elle a oublié de les lire. »*

S'il est vrai qu'à son retour en France, Macron s'est quelque peu rétracté, certainement pour ne pas avoir à dos une partie de l'électorat français, très sensible à cette question de l'histoire, mais la voie était ouverte pour une profonde révision de toutes les questions inhérentes à la présence coloniale fran-

Visite du président Emmanuel Macron en Algérie

Le 21 juin 1957 disparaît Maurice Audin

Mort sous la torture

Le 21 juin 1957, Maurice Audin, jeune professeur de mathématiques, membre du PCA, arrêté à son domicile à Alger par les parachutistes français, meurt sous la torture.

çaise en Algérie, avec la promesse d'aller vers un assainissement sérieux des relations algéro-françaises plus que jamais minées par les dogmatismes dont se nourrit la classe dirigeante française sur tout ce qui a trait au passé colonial.

En lançant sa petite phrase à Alger, le président français venait, en fait, d'ouvrir la boîte de Pandore qui obligera désormais la classe politique de l'Hexagone à se positionner, sans détours, par rapport à toutes les questions qui fâchent.

Après son élection, en mai 2017, Macron rouvrira le débat avec fracas, en prenant des décisions pour le moins révolutionnaires, au vu des pesanteurs locales qui bloquent tout essor des relations avec l'Algérie. Sa décision prise, le 13 septembre dernier, de reconnaitre officiellement la responsabilité de l'Etat français dans la mise en place d'un «système» recourant à la torture pendant la guerre de libération nationale, en reconnaissant, pour la première fois, que le militant algérien Maurice Audin, disparu en juin 1957, était «mort sous la torture du fait du système institué alors en Algérie par la France», marquait un tournant historique dans les relations entre les deux rives de la Méditerranée, en butte depuis des années à des tensions récurrentes et handicapantes en raison du litige historique qui oppose les deux pays.

Après, ce premier pas important, les observateurs des deux rives étaient nombreux à prévoir d'autres mesures aussi courageuses

dans un proche avenir, pour aboutir enfin à une réconciliation plus sincère avec cette ancienne colonie qu'est l'Algérie, même si des résistances internes n'ont pas tardé à se manifester pour tenter de saborder ce processus.

De nombreux historiens et anciens «amis de l'Algérie» se sont posé la question de savoir si d'autres dossiers de militants indépendantistes disparus allaient être ouverts. Car, plusieurs cas restent à ce jour non élucidés. Il y en aurait des centaines. Des personnalités françaises consacrées avaient estimé que le moment était venu pour «des actes forts sur cette période de l'histoire», comme Emmanuel Macron en avait promis.

Du côté algérien, ce premier geste d'Emmanuel Macron a été salué par de larges pans de la classe politique et de la société civile comme «un acte de bonne volonté» de la part de l'Etat fran-

ARCHIVES DU JOURNAL L'HUMANITÉ
Humanité DIMANCHE Magazine
MAURICE AUDIN et l'Union pour la Vérité
A propos de la thès de Maurice AUDI
FOCUS
«IL Y A DÉSORMAIS UNE AFFAIRE AUDIN»

çais qui s'était toujours montré rétif à toute idée de reconnaitre les crimes commis par l'armée colonial durant la période d'occupation de l'Algérie. Mais, globalement, l'opinion algérienne demeure sceptique tant que les Français rechignent toujours, au nom d'une certaine fierté nationale, à présenter des excuses au peuple algérien pour tout le mal qu'ils lui ont infligé pendant 132 ans d'occupation. C'est pourtant la condition sine qua none pour sceller une normalisation des relations telle que souhaitée, dans les discours, par les dirigeants des deux pays.

Dans la foulée, Emmanuel Macron a promis d'ouvrir une partie des archives relatives à la période coloniale et de permettre enfin le rapatriement des ossements des résistants algériens de la révolte de Zaatchas, retenus dans le Musée de l'Homme de Paris, comme le réclame le gouvernement algérien depuis plus de deux ans. Tayeb Zitouni, ministre algérien des Moudjahidine, a révélé, le 1er novembre dernier, que les négociations avec les Français autour de ces questions étaient arrivées à un stade avancé.

Tout allait donc bien, lorsque, tout d'un coup, le président Macron fit un revirement aussi spectaculaire qu'incompréhensible, en décidant, une semaine après avoir honoré la mémoire de Maurice Audin, de rendre hommage aux harkis, et en annonçant des mesures d'indemnisation en faveur de leurs familles. Loin d'aider à rétablir la confiance avec l'Algérie, ces annonces ressuscitèrent tout d'un coup toutes les anciennes suspicions quant à l'existence d'une volonté réelle, chez les Français, d'aller vers une réconciliation saine et mature.

Adel Fathi

64e Anniversaire de la
RÉVOLUTION

1er Novembre 1954/2018

Dr Boudjemâa HAICHOUR,
Chercheur universitaire,
ancien ministre

DU SOLDAT ANALOGIQUE AU SOLDAT NUMÉRIQUE
LES CONVOIS DE L'ARMEMENT DE L'ALN À L'ANP
PRÉVENIR LES MENACES FUTURES DANS LES ARMÉES

Vous me faites l'honneur et le plaisir de conférer devant votre illustre assistance à l'Institut de recherche et développement de la Défense aérienne du Territoire relevant de la Ire Région militaire- Réghaia à l'occasion du 64e anniversaire de notre glorieuse Révolution. Permettez-moi alors de vous présenter brièvement ce qu'était l'Algérie durant la période préhistorique, c'est-à-dire dans l'Antiquité où la Numidie avait produit les meilleurs cavaliers de toute l'Afrique, voire du monde occidental de la Méditerranée. Ce fut le temps où les cavaliers étaient armés de javelots.

Massinissa, Syphax, Jugurtha : chefs guerriers de la Numidie

Ces tirailleurs sont pratiquement impossible à les cerner au combat. Ils étaient des coureurs réputés pour ne pas utiliser une selle ou des rênes. Ces cavaliers numides avaient une grande endurance surtout avec leur cheval, ancêtre du cheval barbe, adapté pour les mouvements rapides sur des longues distances.

C'est Polybe (*Histoire* Livre 1, Paragraphe 5), qui a fait mention de la cavalerie numide utilisée par Carthage lors des guerres puniques en Sicile contre les Romains affaiblis.

Les cavaliers numides étaient présents dans tous les affrontements importants des guerres puniques jusqu'à la défaite finale de Carthage. Hannibal parvint à aligner plus de 4000 de ces cavaliers à Cannes (Tite-live, *Histoire romaine*, livre XXII, paragraphe 46).Il rapporte également l'art de faire la guerre chez les Rois numides en disant que les cavaliers n'employaient pas de selles ni de

2e à g. : El Facih Mohamed, directeur général de l'institut de recherche et de développement de la 1re région militaire

brides et guidaient leurs chevaux avec la pression de leurs jambes.

L'escadron de la cavalerie lourde (Strabon dans son Livre 17.7) les décrit comme étant à demi nus, à l'exception d'une peau de léopard qu'ils enroulaient autour du bras gauche pour servir de bouclier. En vérité, la tactique des fantassins numides consistait à approcher l'ennemi sans engager de combat de proximité. Ils le harcelaient pour l'attirer sur un terrain défavorable pour être battu par le gros de la cavalerie. (Voir Wikipédia /cavalerie numide).

L'histoire militaire de l'Algérie couvrait une longue période marquée par des événements complexes à mettre avec l'histoire militaire du Maghreb. (Voir la présence des Rois numides, l'un à l'Est Massinissa et sa capitale Cirta, et Syphax à l'Ouest dont la capitale est Siga l'actuel Aïn Témouchent dont je voudrais narrer quelques facettes durant les guerres puniques qui ont duré cent ans).

La résistance anticoloniale et l'effort de guerre : l'Emir Abdelkader et Hadj Ahmed Bey

L'Emir Abdelkader (1808/1883) dont le pouvoir succéda en 1832 à la présence turque constitua le plus redoutable adversaire de la conquête française.

Son projet d'établir un Etat musulman ne pouvait se concilier avec la politique coloniale. Après plusieurs années d'affrontements, l'Emir fut un remarquable chef de guerre et un véritable stratège de guerre, fidèle à une généreuse et intelligente lecture du message coranique. Il s'imposera par son humanisme et son courage.

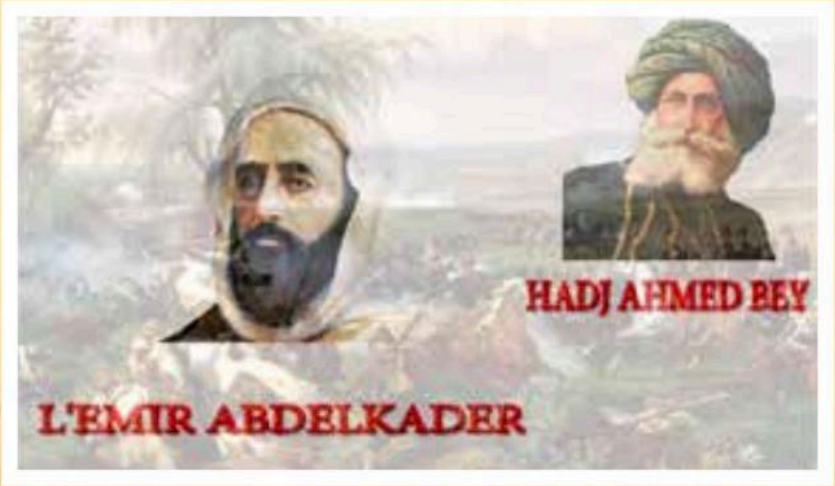
L'Emir Abdelkader était un adversaire redoutable à ne pas négliger sur le champ de bataille. En juin 1835, il infligea à la colonne du général Trézel une défaite cuisante à la Macta à une trentaine de kilomètres de Mostaganem. Au début de 1836 le maréchal Clauzel n'a pas pu tirer aucun succès de l'occupation de Mascara et Tlemcen.

Le texte de l'accord du traité de la Tafna en arabe n'est pas le même en français. Cette ambigüité de juxtaposer deux textes non conformes à l'esprit de la négociation, fait que l'Emir n'a jamais reconnu la souveraineté de la France sur le sol algérien.

Profondément croyant et mystique, l'Emir Abdelkader a construit son Etat sur les ruines de l'organisation turque en faisant appel à des docteurs (oulémas de Fès en 1837) puis en 1840 en jouant sur le devoir de la solidarité musulmane. Tout en rendant proscrit le luxe, il appelait à l'achat des armes et des chevaux grâce aux excédents de leurs ressources.

Le rigorisme de l'Emir Abdelkader va de pair avec un certain nombre d'innovations modernes notamment dans le domaine militaire. (Voir Jacques Frémeaux : Revue historique des Armées 205/2008 et l'Afrique à l'ombre des épées 1830/1940 service historique de l'armée de terre).

En tant que détenteur du pouvoir temporel, il commande personnellement son armée au com-



bat en même temps qu'il dirige l'administration de son Etat naissant divisé en kalifaliks, placés sous les ordres de khalifs. Deux d'entres eux Ben Allal Ould Sidi Embarek de Miliana et Mustapha Ben Thami Khalifa de Mascara témoigneront de véritables talents militaires.

Après l'effondrement des Turcs, la résistance aux Français a été menée essentiellement par les tribus, redoutables combattants contre l'envahisseur. Pour soutenir l'effort de guerre et affermir son autorité dans de bonnes conditions, l'Emir Abdelkader se dote de forces régulières. Il atteint le nombre de 8000 fantassins organisés en bataillons de 2000 cavaliers et 240 tirailleurs.

Elles reçoivent des instructions modernes, dispensées par des instructeurs venus de Tunisie, de Tripolitaine et des déserteurs de l'armée française.

Ces soldats sont équipés de matériel européen acheté en France, au Maroc et d'Angleterre. L'Emir va se doter également d'une manufacture de canons et d'une autre de fusils.

En 1840 une véritable crise oppose Londres et Paris qui menace de déclencher une guerre européenne, mais l'entente cordiale établie par le Premier ministre du Roi Louis-Philippe, François Guizot à partir de 1841, permet aux Français d'entretenir en Afrique un corps expéditionnaire nombreux grâce à la neutralité de la flotte anglaise et à la paix européenne.

L'Emir durant ce temps en chef de guerre installe l'essentiel de ses ressources sur la ligne la plus reculée du Tell, à Sebdou, Saïda, Tagdempt, Taza, Boghar et Biskra en bordure des hauts plateaux.

Il cherche l'épuisement de l'adversaire dans une interminable guérilla. L'Emir se dote d'une Smala regroupant plusieurs dizaines de milliers de personnes comme capitale itinérante.

Deux ans passent en combats, en marches et contre marches éprouvantes qui ont défait à plusieurs reprises les contingents qui leur sont opposés. Alors que le duc d'Aumale réussit à s'emparer de la Smala en mai 1843 avec plus de cent mille hommes en 1846, l'Emir n'a pu trouver l'aide du Maroc qui le chasse des terres marocaines en tant que base arrière pour pouvoir conduire sa stratégie.

Mais l'Emir arrive à prendre le dessus sur le chef de garnison de Nemours, le lieutenant-colonel de Montagnac qui périt avec 300 de ses hommes près du m'rabet Sidi Brahim le 25 septembre 1843. Face à 18 colonnes française, l'Emir a pu porter des pertes à l'ennemi.

Chez l'Emir Abdelkader l'idéal patriotique et l'idéal religieux se confondent. Une problématique d'un combat multiforme va sceller le destin d'un dessein commun entre l'Emir Abdelkader et Hadj Ahmed Bey, qui deviendront deux stratèges militaires contre une redoutable armée encadrée par les plus valeureux des guerres napoléoniennes.

L'Emir Abdelkader, ce chevalier de la foi, présentait déjà les caractéristiques d'un illustre homme d'Etat. Homme d'épée, il fut éduqué dans la plus pure tradition confrérique de la Qadiriya. Son père était mokadem dans la tribu des Béni Hachem. Investi par la Moubayya, ce grand commandeur dirigera la résistance anticoloniale de 1832 à 1847. L'Emir issu donc d'une famille de chorfa est décédé en exil le 26 mai 1883 à Damas.

Quant à Hadj Ahmed Bey né

en 1783 et mort le 30 août en 1850, il est enterré à Sidi Abderahmane Thaalibi à Ager. Il a combattu farouchement les conquérants français durant dix-huit ans.

Il refuse, du moins intérieurement, de dépendre de la Sublime porte et que son beylik (de BBA à Tébessa) soit rattaché à une colonie de janissaires. Il concentrera ses efforts sur la modernisation de son armée. Il commande lui-même les fantassins dans les expéditions. Il mobilisera toutes les tribus de l'Est pour affronter les forces coloniales et qui révèlent sa stature de guerrier notamment durant les deux grandes batailles dans la province de Constantine 1836/1837 où de nombreux généraux français ont péri.

D'imposantes insurrections populaires de résistance anticoloniale ont été menées telles que celles des Ouled Sidi Cheikh, cheikh Bouamama, Cheikh El Mokrani, Cheikh el Haddad, Cheikh Bouziane des Zaatchas, de Sidi Lazrag, les Ouled Aïdoun à El Milia, dans la vallée du Mzab, à Tiaret, à Mascara, à Chlef, au Touat, à Béchar, dans la région de Tlemcen, les confins de Tamanrasset, Illizi, à Oran, les Aurès et le nord constantinois, l'Edough etc.

Pélissier, sinistre et lugubre personnage, enfumait en juin 1845 toute la tribu des Ouled Riah femmes, enfants et vieillards réfugiés dans les grottes. Le Duc d'Isly écrivait : « Si ces gredins se retirent dans leurs cavernes, imitez Cavaignac aux Sbéas. Fumez-les à outrance comme des renards. » Saint-Arnaud, Montagnac et Damrémond – tué durant le siège de Constantine – Lamoricière, Cavaignac sont tous de cruels officiers de l'armée d'Afrique, qui sont les auxiliaires de Bugeaud.

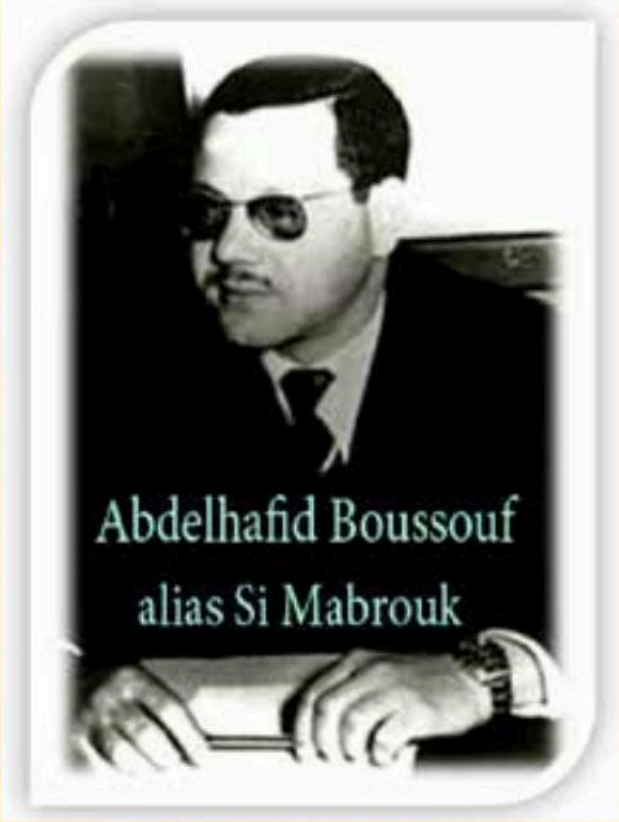
En 1857, le maréchal Randon, que les lauriers de Saint-Arnaud empêchaient de dormir, monte à l'assaut de la Kabylie avec 25000 hommes, pour incendier toute la région. Des razzias ont été opérées chez les Ouled Naïl où plus de 25.000 moutons ont été pris et 600 chameaux chargés de butins.

Dans *Lettres d'un soldat*, Montagnac écrivait : « *Je lui ai fait couper la tête et le poignet gauche et j'arrivais au camp avec sa tête piquée au bout d'une baillonnette et son poignet accroché à la baguette d'un fusil. Les carnages furent affreux et les rues jonchées de cadavres. Les oreilles d'Algériens valent dix francs et les femmes sont du gibier parfait* ». Telle était la France dite civilisatrice.

Le maréchal Bugeaud n'a pas hésité à parler du génie d'Abdelkader, même en faisant la part de l'intérêt qu'il y a pour le vainqueur à faire l'éloge du vaincu (A vaincre sans péril…) on doit reconnaître le prix de cet hommage du vieux soldat de l'empire à son jeune adversaire.

Le MALG et l'industrie de l'armement

Dans la continuité de la résistance anticoloniale, des insurrections populaires et du mouvement national, la Révolution du 1er Novembre 1954 avait cette ambition de créer une industrie de l'armement pour



faire face aux difficultés d'approvisionnements de l'étranger tant l'Algérie était surveillée par les forces coloniales.

C'est dans cet esprit , à la faveur de la création du MALG, que le ministère de l'Armement et des liaisons générales dirigé par feu Si Boussouf Abdelhafid alias Si Mabrouk organisa les réseaux devant prospecter à la fois le marché des armes et surtout réfléchir à installer des fonderies en vue de fabriquer nos propres armes.

C'est dans le feu de l'action révolutionnaire, raconte Si Mohamed Boudaoud, alias Si Mansour, officier supérieur de l'ALN, que la direction de l'armement avait fourni 5000 mitraillettes avec chargeurs et 5000 autres mitraillettes fabriquées en terre marocaine, rapatriées dans la région Ouest et remises aux différents bataillons de la Révolution.

Ces premiers ateliers installés dès 1957 dans la partie occidentale du Maroc, faisaient travailler 300 personnes sans que les autorités marocaines découvrent que c'était bien des armes qui étaient fabriquées.

Si Mansour, désigné par Ouamrane, s'est déplacé au Maroc pour l'acheminement des armes pour la Wilaya IV, telle l'opération Cadix, le 22 décembre 1956 d'Espagne, considérée comme l'une des plus importantes dans l'acheminement des armes et bombes pour l'intérieur soit 20 tonnes transportées par des camions de fruits et légumes vers Alger.

Lors d'un voyage en Chin, une délégation de l'ALN, mandatée par le CNRA, dirigée par Omar Oussedik, raconte le commandant Azzedine dans *Le Soir d'Algérie*, a pu, après être reçue par le chef d'état-major chinois, engranger des armes et des minutions pour 180.000 hommes. De même que la Chine mettait à la disposition de notre Révolution un budget de toute une année de guerre, aide financière déposée dans une banque en Suisse.

Toujours au plan de l'approvisionnement en armes pour la Révolution, Tripoli a joué un rôle important dans l'acheminement des armes pour notre cause. Bachir El Kadi, militant nationaliste des années 1940, a mis en place un réseau qui va fournir en armes la Wilaya I et les maquis de l'intérieur. Mohamed Bouazza, tombé en martyr avec le grade de capitaine, fut un de ces passeurs d'armes dans la Wilaya I.

La filière par le Sud Tunisien permettait l'acheminement des armes vers Tébessa que Si Mostefa Benboulaïd faisait passer par Ghadames et Oued Souf. En 1948, l'OS avait utilisé la route de Ghadames pour le transport des armes qui ont servi pour le déclenchement de la Révolution dans les Aurès.

Ahmed Ben Bella avait acheté une jeep d'occasion à Benghazi pour transporter les moudjahidine de Tripoli à la frontière tuniso-libyenne au hameau de Ragdaline où un passeur résistant tunisien Mabrouk Zenati se chargeait de la suite. Il faut dire qu'il y avait une forte présence des militaires français en Tunisie où fut arrêté Si Mostefa Benboulaïd en février 1955. C'est Med Belhadj, un militant de Biskra chargé par Si Mostefa, qui poursuivra l'acheminement des armes vers l'intérieur.

Bachir Chihani, lui, qui va continuer pour reprendre contact pour l'acheminement des armes. Il

établit alors le contact avec Tripoli où il dépêchera Mohamed Laourassi pour faire passer les armes. La première caravane d'armes est partie de Ragdaline vers le mois de mai 1955 grâce à un camion de huit tonnes de marque Bedford.

C'est l'ère des caravanes d'armement vers l'Algérie qui va durer plus d'une année et demie. Il faut dire qu'une caravane d'une dizaine de chameaux pouvait transporter une tonne et demie d'armes. Un seul chameau peut porter plus de dix fusils, mais aussi des grenades, des mitraillettes Stern. Une fois, une caravane dirigée par Othmane Hihi a essuyé un accrochage durant trois jours dans le sud tunisien.

Il faut se rappeler qu'elle coïncidait avec la bataille de Djorf dans les Nememcha entre l'ALN et l'armée française en un lieu où Chihani Bachir était en réunion avec les chefs de tribus.

Athos et les premières armes en provenance d'Egypte

C'est «Athos» le bateau affrété par la délégation extérieure du FLN qui, venant d'Alexandrie, a déchargé une partie de sa cargaison à Khémais, un petit port à 100 km à l'est de Tripoli. Très vite, un autre yacht, le «Dina» amènera aussi des armes d'Alexandrie.

Le Président Ben Bella publiera une lettre en Novembre 1991 dont il rappelle le récit de l'épisode de ce qui va être l'affaire du «Dina» du nom de la reine de Jordanie. «C'est au Caire, dira Ahmed Ben Bella, que je rencontrais pour la première fois le frère Nadir Bouzar qui se met au service de la Révolution. C'est lui qui va se charger de diriger le yacht «Dina» où se trouvait également Mohamed Boukherouba alias Houari Boumediene. Ce fut un exploit de notre de libération nationale.» Ahmed Ben Bella dira que « jamais je n'oublierai Nadir Bouzar ; il symbolise avec d'autres le génie profond et fécond de notre merveilleux peuple. »

Le 16 octobre 1956, l'«Athos», bateau battant pavillon britannique, avait été arraisonné au large d'Oran par l'armée coloniale française. La cargaison contenait 400 caisses pesant près de 100

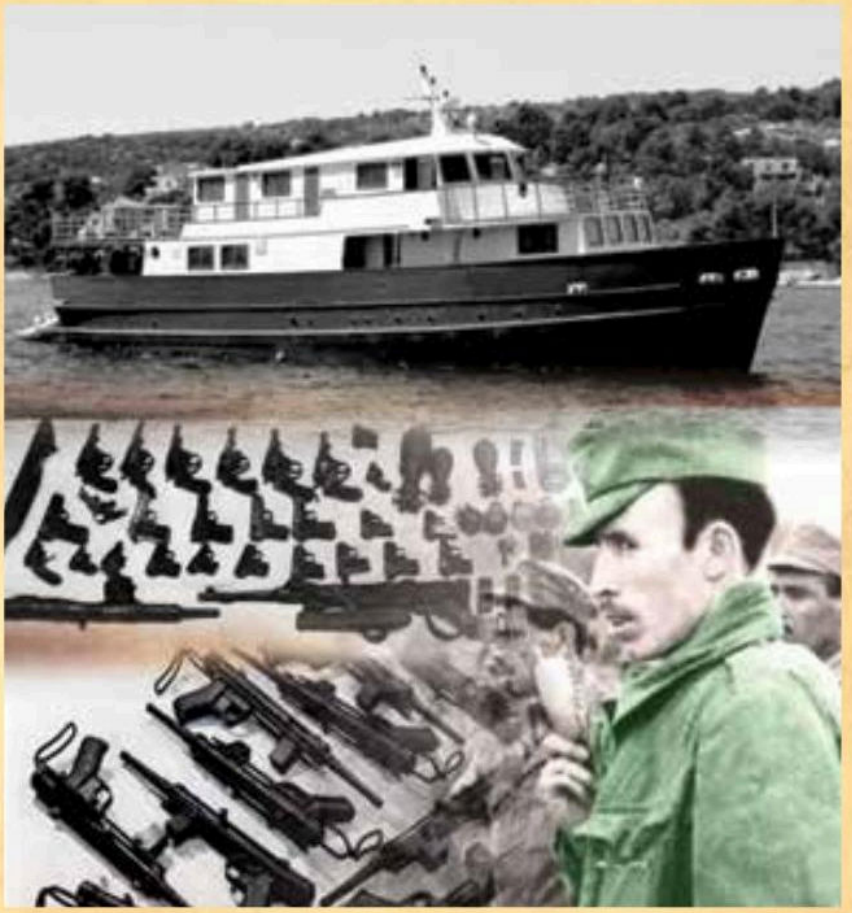
Printemps 1955 : arrivée d'Egypte au Maroc, de Houari Boumediene, chef des convoyeurs algériens à bord du bateau « Dina », le premier chargement d'armes à destination de l'Oranie

tonnes au total dont mille mitraillettes, six canons antiaériens, 300 fusils et les minutions y afférentes acquise aupès de la Fabriqa nazionale di armi pour une somme de 80 000 dollars par Ibrahim Enayl d'origine soudanaise, spécialiste dans la fourniture d'armes. Selon des historiens, l'échec de cette odyssée est due à la trahison du radio de l'«Athos» Nicolas Cocavessis qui avait vendu la mèche.

Ce Grec d'origine, aventurier parlant parfaitement le français, l'anglais, l'arabe, l'italien, l'espagnol, le grec et peu l'allemand avait déjà servi d'informateur aux services spéciaux français. Mais il est aussi en grande partie responsable de l'agression tripartite Angleterre-France-Israël. Les Français étaient au courant quatre mois à l'avance du départ de la cargaison. Ce sont les services du Mossad qui ont dévoilé l'opération.

Je ne peux ne pas aborder le nom de Messaoud Zeghar sans le lier à la fabrication de l'armement au Maroc et pourvoyeur en armement à la Révolution algérienne.

L'auteur du livre Seddik Larkeche n'a pas manqué de dire combien a été périlleux l'exercice de retracer la vie militante de ce résistant qui a joué un rôle majeur dans la logistique et donc l'armement au profit de la Révolution. Est-il l'homme-clé dans la diplomatie parallèle surtout dans les relations algéro-américaines avant et après l'indépendance ? C'est sous l'autorité de Si Abdelhafid Boussouf et de Houari Boumediene qu'il entama sa mission dans l'armement où il a été chargé de créer un atelier d'armement et d'approvisionner la révolution de matériel en télécom, obus, mortiers et roquettes.



Le personnel de ces ateliers, en particulier à Témara près de Rabat, à Souk Laraba (Kénitra), Bouznika et Mohamadia ne pouvait sortir que de nuit pour des raisons sécuritaires.

Revenons aux activités du MALG dont la base Didouche est devenue la cheville ouvrière de la Révolution et du contreespionnage.

La filière se fait sur 2000 km essentiellement terrestre. Ainsi la Révolution va se doter de la base Didouche Mourad en plein désert libyen. La Wilaya II du Nord s'ouvre aux convois d'armes. La rencontre de Ben Bella avec Bourguiba va permettre, dès l'automne 1955, de faire circuler des convois de trente tonnes d'armement de Gabes vers la base de l'Est sur la frontière algéro-tunisiennes.

C'est le lieu à partir duquel s'opère désormais le partage des armes entre les différentes wilayas de l'intérieur. La sortie du CCE à l'extérieur en 1957 ne change en rien l'approvisionne-

ment en armes du maquis de l'Est algérien.(voir «Les armes de la Révolution», *El Watan* du 1er Novembre 2004 et *Huffpost Algérie* du 15 juillet 2017).

Du soldat analogique au soldat numérique

L'ANP comme toutes les armées dans le monde commence à percevoir les enjeux de l'apport des TIC dans les réseaux informatiques et les télécommunications modernes. Il s'agit de les adopter dans les formations interarmées. La tendance aujourd'hui est de relever le défi sur le terrain. Une numérisation mal maîtrisée peut en effet rapidement devenir contre-productive.

L'enseignement assisté par ordinateur a-t-il eu des progrès qualitatifs et pédagogiques ? Les paradigmes classiques cèdent-ils à de nouveaux paradigmes, le processus d'intégration des NTIC dans l'institution militaire notamment dans les anticipation ? Les armées bénéficient aujourd'hui d'importants transferts de connaissance de la part de la recherche civile renversant la situation qui a longtemps prévalu au cours de la guerre froide. Le flux net des informations scientifiques et techniques s'est en effet inversé au bénéfice du secteur militaire. L'émergence de ces technologies entretient cependant des relations plus complexes avec la défense.

Tout comme l'économie, la défense se métamorphose autant dans les équipements que dans les logiciels. Les armées dans le monde vivent la révolution numérique et satellitaire qui codifie profondément la sécurité nationale

pour laquelle recherche et développement militaire vont de pair. L'électronique n'échappe pas à cette tendance. La microélectronique a été intimement associée aux générations successives d'armement.

A titre d'exemple, le Pentagone a dépensé pour la seule année 1990 environ 11 milliards de dollars, soit 10% de ses dépenses d'équipement et la maintenance des logiciels. Aux Etats-Unis ces initiatives sont intégrées dans le cadre de l'Initiative de Défense Stratégique.

Comment prévenir les menaces du futur ?

La sécurisation des réseaux de communication constitue la condition sine qua non du développement commerce électronique par l'intermédiaire de l'Internet. Les militaires sont appelés à engager des dépenses de R&D pour combler un vide dans la recherche appliquée.

Les avancées technologiques sont de nature à améliorer les échanges d'informations, mais les systèmes ainsi crées constituent en contrepartie le point cardinal de l'économie et de la défense. Les TIC sont une arme à double tranchant car pouvant entraîner des menaces s'il y a recours à des systèmes ouverts qui faciliteraient des intrusions au cœur même du système à travers de multiples malversations.

Les menaces encore potentielles qui apparaissent montrent combien les frontières de la sécurité nationale sont fluctuantes dans une longue période.

C'est cette nécessité pour la défense et donc pour le secteur militaire, à un moment où on est passé du « soldat analogique » vers le *« soldat numérique »*, d'avoir les moyens pour soutenir la recherche fondamentale. Il s'agira au secteur de prendre conscience pour anticiper toute forme de menace. C'est en ce sens par exemple que les USA, défenseurs acharnés de la libéralisation de l'économie économique mondiale, se retranchent derrière les arguments de sécurité nationale pour financer la R&D.

Le secteur de la défense doit engager d'importants fonds en R&D pour sécuriser et protéger les réseaux informatiques contre toute cyber-attaque pouvant nuire aux données tenues très confidentielles par l'intrusion des virus ou toutes autres formes de logiciels nuisibles à la destruction des fichiers en temps de paix ou en temps de guerre, même s'il n'existe pas de protection absolue.

En apothéose, les mots significatifs qu'avait consacrés son Excellence le Président de la République Abdelaziz Bouteflika à l'ANP dans son message adressé à la Nation à l'occasion du 64e anniversaire du déclenchement de la guerre de libération: *« Dans ce même sillage, nous avons fortifié les capacités de l'Armée nationale populaire (ANP), digne héritière de l'Armée de libération nationale (ALN) par des moyens humains et matériels, qui en ont fait une armée professionnelle, au sens propre du terme, et un bouclier solide qui préserve la sécurité du pays, des citoyens et la souveraineté territoriale de l'Algérie.*

A l'évocation de notre armée, je m'incline, respectueusement et humblement, à la mémoire de nos martyrs, parmi les éléments de l'Armée et des corps de sécurité tombés au champ d'honneur en accomplissant le devoir national. De même que j'adresse mes salutations et mes hommages à l'ensemble des éléments de l'ANP, officiers, sous-officiers, soldats et agents en saluant leur sens de nationalisme élevé, en étant stationnés aux frontières de notre territoire national et en s'acquittant, avec bravoure et persévérance, de leurs missions au service de l'Algérie.»

Par Dr Boudjemâa Haichour

REFERENCES :
1-Bellais R : « Technologies d'informations et Défense » Terminal n°74 été/automne 1997.
2-Bellais R/ La Perche B : « Système national d'innovation et base industrielle de Défense » 1997.
3-Reimer D: « The Army and the Cyberspace at Crossroads Defense Issues 1997.
4- Bellais Renaud : « Les enjeux de la maîtrise de l'information dans la Défense » Réseaux n°91 CENT/1998.
5- Mohamed El Hadi Hamdadou : « Adhaa 3la Hadithet Yacht Dina et le bateau Ahos » édition Djoussour 2013 (version arabe).
6- Boudaoud Mohamed alias Si Mansour « Aslihat Al Hourrya " édition Rafar ministère Moudjahidine Alger 2016.
7-Seddik S Larkeche : « Messaoud Zeghar- l'Iconoclaste algérien- La véritable histoire de Rachid Casa ». Casbah éditions Alger 2015.
8- Sahli Med Cherif : « Décoloniser l'histoire- introduction à l'histoire du Maghreb et le message de Yougourtha » - Alger 2014.

La vallée de la Soummam

L'HÉROISME AU QUOTIDIEN

Le Moudjahid
Tagzout Hachemi

Témoignage inédit du Moudjahid TAGZOUT HACHEMI de la Wilaya III sur certaines batailles héroïques de nos valeureux Moudjahidine

Témoignage

Tout le monde sait que les maquis de la Wilaya III historique se sont constitués dès 1947 sous le commandement de deux héros de la Révolution, en l'occurrence : le Lion des djebels Krim Belkacem et le futur Colonel Ouamrane auxquels se sont joints des hommes qui ont été le fer de lance de la lutte armée dans la région de Kabylie à partir du 1er novembre 1954. Au congrès de la Soummam, le 20 août 1956, Krim Belkacem avait présenté un rapport verbal indiquant en résumé que la zone 3 qui comprenait la haute, la basse et la petite Kabylie, était divisée en trois petites zones, elles-mêmes divisées en dix régions subdivisées en trente secteurs. Au départ, en 1954, elle disposait déjà de 450 moudjahidine et avait en caisse un million de francs. A la date du 20 août 1956, elle avait atteint le nombre de 87.044 militants du FLN, 7.470 moussebiline, 3.100 maquisards et avait en casse 445 millions de francs. En matière d'armement, La Wilaya III avait alors : 404 fusils de guerre, 106 mitraillettes tous calibres, 8 fusils mitrailleurs, 4 FM/Bart, 4 FM 24/29, 4.425 fusils de chasse.

Le rapport soulignait dans sa conclusion que l'état d'esprit du peuple et des combattants était au beau fixe et que tous les militants réclamaient des armes. Etant devenue en quelques années l'une des zones les plus pugnaces de l'ALN, cette Wilaya a même été amenée à porter secours à d'autres Wilaya en leur fournissant une aide financière et des unités entières de combattants. Par conséquent, l'armée française avait décidé de concentrer toute sa force de frappe et ses moyens psychologiques et machiavéliques pour vaincre l'ALN et venir à bout de la lutte armée en Kabylie. Mais la vigilance, le courage et la témérité des moudjahidine ainsi que le génie de leurs chefs ont réussi à mettre en échec toutes les tentatives ennemies destinées à détruire ce bastion imprenable de la Révolution. Les opérations dénommées tour à tour : « Force K », « Bleuïte », « Jumelle », « Pierres précieuses », se sont toutes soldées par une défaite cuisante.

La population de Kabylie, à l'instar de tout le peuple algérien, n'avait ménagé aucun effort pour soutenir coûte que coûte l'ALN. Elle a résisté farouchement tant aux énormes moyens militaires déployés qu'aux méthodes de répression odieuses et inhumaines mises en œuvre par l'armée française en vue de gagner le peuple algérien à sa cause perdue d'avance. Le déplacement des populations regroupées dans les centres de concentration entourés de barbelés, l'incendie des récoltes agricoles, le bombardement et la destruction de villages entiers, le pillage systématique, la création de zones interdites, la torture sous toutes ses formes, l'emprisonnement, les liquidations extra-judiciaires, tout cela n'a servi à rien devant la détermination irréversible des hommes et des femmes de la Kabylie décidés cette fois-ci à se débarrasser une fois pour toutes du joug colonial.

Dans le témoignage inédit qui va suivre, le Moudjahid Tagzout Hachemi, dit « Aouaghlis » (encore vivant), nous relate avec beaucoup de précisions, le déroulement de certaines batailles menées par la compagnie de la région 4, zone 2 de la Wilaya III, de 1956 à la fin de la Révolution. Monsieur Tagzout est né le 21 février 1939 à Aourir Naïth Ouaghlis, Daïra de Chemini, Wilaya de Bejaïa. Il a rejoint l'ALN le 9 juin 1956, alors qu'il n'avait que 17 ans et quelques mois, en même temps que 22 autres jeunes de son village, le jour-même où celui-ci avait été mis à feu et sang par l'armée française. Il est resté au maquis jusqu'à l'indépendance du pays. Après 1962, il a exercé dans les chemins de fer à Alger pendant 27 ans avant de bénéficier de la retraite en 1990. Nous lui souhaitons davantage de santé et de bonheur au milieu de ses enfants et de ses petits-enfants avec lesquels il vit dignement à Birkhadem.

Avant d'énumérer les principales batailles qu'il a vécues, il a tenu à préciser ceci : « les batailles que je restitue ci-après sont celles auxquelles j'ai personnellement participé. Elles se sont déroulées de 1956 à 1962. J'espère que ce document servira à enrichir les autres témoignages de mes frères de combat. Les lieux et les opérations cités sont décrits avec certitude, tandis que certaines dates et noms de responsables peuvent comporter des erreurs. Je m'en excuse à l'avance auprès des personnes concernées ».

Présentation du Moudjahid Aïssa Kasmi

Guerre de libération

Témoignage

Fin de l'année 1956

- Embuscade contre un convoi militaire à la sortie du village d'Adekar en allant vers l'Akfadou. Responsable : Si Amar Boukeroui dit *« Petit Amar »*, du village Naïth-Smaïl et Si Smaïl, de Beni-Yala.
- Harcèlement du poste militaire de Tizi-N'Tifra.
- Responsable : Si Amar Naïth-Smaïl, dit Boutmezoukht.
- Chef de secteur : Boudiab Amar d'Oukhabiw.

- Harcèlement du poste militaire installé chez Madame Lambert à Adekar. Responsable : Si Amar Naith-Smaïl dit Boutmezoukht.

Année 1957

- Embuscade contre une patrouille militaire à Ikhedjane *(Aïth-Mansour)*.
- Chef de section : Si Chérif de Boumansour *(Toudja)* et deux autres sections.
- Chef de secteur : Boudiab Amar d'Oukhabiw.
- Le lieutenant Si Salah Gherbi est tombé au champ d'honneur.
- Nous ignorons les pertes de l'ennemi.
- Embuscade contre une patrouille militaire à Akfadou au lieudit n°11.
- Chef de section : Si Chérif de Boumansour *(Toudja)*.

Participation du groupe de choc de Si Chaïb Mohand Ourabah et Abdelkader Boulahya qui a pu récupérer une mitraillette Mat/49.

Hôtel Lambert à Adekar, Béjaia

Membres de la compagnie de région de l'Akfadou. De g. à dr.:
Deb. : Bouhi Mohamed, Tagzout Hachemi, Said de Taourirth Amrouche, Sahli Ouamar.
Assis : Touati Beramtane, Azoug Smail, Ouali de Tifra, Said de Tinavdhar Tala Tagouith.

Participation également d'une compagnie de moudjahidine revenus de Tunisie et transportant des armes et des munitions. L'embuscade a été suivie d'une série de bombardements à l'aide de l'artillerie et de l'aviation.

- Embuscade contre une patrouille militaire au lieudit Tala-Ali, entre les villages de Imaaliouen et Ledjnane, pas loin de Chemini.
- Chef de section : Si Chérif de Boumansour *(Toudja)* et Si Chaïb Mohand Ourabah pour le groupe de choc.

Témoignage

A g. : Bouhi Mohamed, Tagzout Hachemi

L'ennemi a subi beaucoup de pertes dont nous ignorons le nombre exact.

- Embuscade contre une patrouille militaire à Loudha-Izem, actuellement antenne de l'Akfadou.
- Chef de section : Cherifi Chérif de Boumansour *(Toudja)*.
- tYoucef Nait Ouaragh de Semaoune a pu récupérer un fusil Garand américain.

Le sergent-chef Si Belkacem d'Azrou N'béchar, est tombé au champ d'honneur au moment où il tentait de récupérer des armes que portaient les soldats français tués dans l'accrochage.

- Attaque d'un poste militaire à Ifnayen, village de Timri *(près d'El-Kseur)*, avec le soutien actif des militants du village.
- Chef de section : Si Chérif de Boumansour *(Toudja)* et Si Mouloud de Tizemourine *(Akfadou)*.

L'aspirant Si El-Hocine Abouchta et Si Mohand Laid d'Ikhedjane sont tombés au champ d'honneur. Azirou Mohand Ou-Idir et Amirouche Naith-Smaïl *(Toudja)* ont récupéré chacun un fusil Mas/36. Madjid Ouazoug d'Ilmathene a récupéré un mortier 60mm. Le groupe a également pu récupérer quelques obus, une boite cylindrique pleine de cartouches 9mm ainsi que plusieurs tenues militaires. Une maison transformée en casernement par l'armée française a été brulée. Deux soldats français ont été tués. Malgré nos appels incessants, ces soldats ont refusé de sortir et de se rendre.

- Embuscade contre un convoi militaire entre Oued-Ghir et Toudja.
- Chef de section : Si Cherif Chérif de Boumansour et Mohand Akli Smaili, de Toudja.
- Embuscade contre une patrouille militaire au-dessus du village d'Aïth-Alouane à Akfadou.
- Responsable : Si Cherifi Chérif de Boumansour *(Toudja)*.

Le groupe choc de Chaïb Mohand Arab a participé à l'embuscade qui a été suivie d'un violent bombardement de l'aviation toute l'après-midi.

Le 2 septembre 1957

Durant la même journée, participation de toute la compagnie de la région 4 et deux sections repliées de la zone 1 aux accrochages suivants :

Dans la matinée :

- Attaque d'un convoi militaire à Tala-Ali *(Chemini)*.
- Dans l'après-midi :

• Accrochage au-dessus du village de Sidi-Yahia et le long de la route entre Ledjnane et Sidi-Yahia *(Chemini).*

La compagnie de la région a été renforcée par un mortier-50mm et cinq fusils mitrailleurs *(Bren)* envoyés par Si Mokrane de Semaoune où il se trouvait précisément à Bouchibane avec son unité qui revenait de Tunisie d'où elle a ramené beaucoup d'armes individuelles, quelques pièces de mortiers, une trentaine de fusils mitrailleurs (Bren) ainsi que beaucoup de munitions et de médicaments.

Un Sergent du village de Semaoune est tombé au champ d'honneur après avoir été touché par un tir provenant d'un engin auto-blindé. A la fin de la journée, à l'arrivée de l'aviation, trois moudjahidine sont également tombés au champ d'honneur. Après la bataille, nous nous sommes repliés vers Bouchibane (entre Semaoune et Ouzellaguene).

Compagnie de région de l'Akfadou. De g. à dr. :
Deb. : Dahmani Mohand Said, Arezki de Ighil Oumsed,(moudjahid originaire de Bechir).
Assis : Tagzout Hachemi, Touati Amar.

Le lendemain : 3 septembre 1957

Avant 7h du matin, des soldats ennemis nous ont été signalés par nos agents de liaison sur tous les abords du Douar appuyés par l'aviation qui n'a pas tardé à apparaitre. La maison qui nous servait de refuge et que nous avions quittée précipitamment, a reçu plusieurs roquettes tirées à partir des avions. Elle a été complètement rasée au petit matin.

Notre section commandée par Si Chérif de Boumansour et qui a vite fait d'occuper une crête, a subi un déluge de feu combiné entre l'aviation et l'artillerie ainsi que des assauts incessants des soldats ennemis que notre vigoureuse riposte a contraint à battre en retraite, à fuir, tandis que l'artillerie et l'aviation ont poursuivi leur bombardement jusqu'à la tombée de la nuit.

Nos pertes ont été très importantes en hommes et en matériels. Nous avions perdu de nombreux moudjahidine et moussebiline, en plus de beaucoup de blessés gravement atteints. Le jeune moudjahid Mohand Ouchabane fut gravement blessé à la main, Souami Hocine a reçu un éclat d'obus au ventre et Lounis d'Ath-Daoud a été blessé par balle au mollet.

Les troupes ennemies ont également subi de très grosses pertes. D'après les informations parvenues à notre compagnie, un avion et un hélicoptère auraient été abattus par l'unité de Si Mokrane de Semaoune.

Suite à cette bataille héroïque, les villages de Semaoune, Bouchibane et Ouzellaguene ont été sou-

Compagnie de région de l'Akfadou. De g. à dr.
Debout :Atmani Mohand Erabia, Slimane de Ifnayen (village Kitoune), Dahmani Mohand Said.
Assis : Tagzout Hachemi, Bouhi Mohamed.

mis à une répression sauvage que seuls les nazis sont capables d'exécuter à l'encontre des populations civiles sans armes. Il s'en est suivi des actes de vengeance inhumains : pillage de ravitaillement, massacres d'animaux, humiliations de toutes sortes, évacuation manu militari de villages entiers, arrestation des hommes ayant échappé à la mort par armes à feu ou au napalm utilisés à grande échelle. Les habitants de toute la région, particulièrement les enfants, n'oublieront jamais les souffrances de ces deux jours de combat pour la liberté et la dignité.

Année 1958

Mission d'approvisionnement de la compagnie ayant consisté à s'introduire et à sécuriser tout un quartier de la ville de Sidi-Aïch.

- Responsables : Ferrani Sadek et Si Madani.

A cause de la crise aigüe de ravitaillement et compte tenu des conditions draconiennes imposées par l'armée française qui a affamé la population d'Aïth-Ouaghlis, notre compagnie a encerclé et occupé un quartier entier de la ville de Sidi-Aïch, afin de récupérer une grande quantité de semoule entre-

posée dans un magasin au centre-ville ainsi qu'un important lot de médicaments.

- Embuscade contre un convoi militaire entre Ifrene et Amtik N'tafath sur la route reliant Béjaia à Toudja.
- Responsables : Adjudant Belkacem Arab et Boukeroui Amar dit *« Petit Amar »* de Toudja.
- Accrochage avec une patrouille militaire au village de Tadrarth relevant de la commune de Toudja.
- Responsable : Mezaï Hamid de Dar Nacer *(Bejaïa).*

Ce dernier venait tout juste d'être désigné comme chef de compagnie. Auparavant, il était Aspirant sanitaire.

Lors de cet accrochage, Si Said N'Tardam, le Sergent Achouri Ahcène de Toudja, Si Amirouche d'Aïth Smaïl ainsi qu'un autre moudjahed d'Ifnayen, sont tombés au champ d'honneur. Les pertes ennemies sont inconnues.

- Nous sommes tombés dans une embuscade entre la forêt de l'Akfadou et le village d'Ighil-Kroun. Le jeune Remila dit *« Rouget »* est tombé au champ d'honneur et Si El-Hocine Hamdi Naïth Smaïl *(Toudja)* a été gravement blessé.
- Embuscade en contrebas du village Ibarissen contre une unité militaire revenue d'un ratissage dans la forêt d'Ibouhathmene *(Toudja).*
- Chef de compagnie : Si Ali N'Hora.

Membres de la compagnie de région de l'Akfadou. De g. à dr. :
Deb. : X, Mouloud dit Azri, Beloud Abdelkader, Nasri Alaoua, Hannat Brahim.
Accroupi : Kaci d'Ifneyen (village Kitoune)
Assis en group e: Ikhef Oulma Lahcene, Tagzout Hachemi, Touati Amar du Village Iharbiyen, Challal Kaci. Assis seul: Agssous Belkacem.

C'est vers la fin de la journée, les moudjahidine ont récupéré 4 armes de guerre ainsi que de nombreux objets votés aux habitants par les soldats français, y compris des poulets vivants. Le moudjahed Brarti Arab de Tala-N'tayouth a été blessé en tentant de récupérer des armes.

Le lendemain matin, nous nous sommes rendus au village de Bouhathem dont les habitants ont été malmenés la veille, brutalisés, humiliés et même délestés de leurs

Village d'Aourir d'Ath Waghlis détruit le 9 juin 1956 par l'armée française

maigres biens par la soldatesque ennemie, y compris la montre de l'imam du village qui lui été enlevée par un harki. La population nous a réservé un accueil particulièrement chaleureux et plein de gratitude en reconnaissance de la récupération de leurs biens par les valeureux moudjahidine de l'ALN qui leur ont également montré des tenues de militaires français pleines de sang.

Les soldats français morts ce jour-là devaient rejoindre le poste militaire de Taourirth N'Said Arab, sur le piémont de la montagne d'Ibarissen.

Le lendemain, la compagnie de choc a été bloquée dans cette montagne d'Ibarissen que nous avons réussi à quitter au petit matin après avoir subi un déluge de feu provenant de l'artillerie et de l'aviation. Nous avons perdu quelques djounouds dont j'ignore le nombre et l'identité. L'ennemi a également perdu de nombreux soldats.

- Accrochage avec une patrouille militaire au village de Takhamra.
- Responsable : Si Madani ou Si Ali N'Hora.

Cette zone a été déclarée zone interdite depuis longtemps. Un fusil Mas/36 a été récupéré par Azirou Mohand Ou-Idir.

- Embuscade contre une patrouille militaire entre le village de Takhamra et Ikhedjane.
- Chef de compagnie : Si Madani ou Si Ali N'Hora. Azirou Mohand Ou-Idir a également récupéré une mitraillette de marque « Thomson » américaine.
- Attaque d'un grand convoi militaire sur la route nationale au niveau de Takriets avec la participation d'une compagnie de choc.
- Responsable : Si Madani.

L'armée ennemie a subi de lourdes pertes.

- Deux embuscades contre les unités militaires en ratissage dans la forêt de l'Akfadou.
- Responsable : Si Ali N'Hora ou Si Youcef.

Mohand Amokrane dit Hamiche, Tagzout Hachemi

L'Aspirant politique Si Abdelkader d'Azrou N'Béchar et le chef de région Si Mouloud étaient parmi nous.

Durant la matinée, nous avons attaqué une unité militaire venant d'Adekar et nous lui avons fait subir de grosses pertes.

Dans l'après-midi, C'est une unité ennemie venant du lieudit numéro 11, qui est tombée au milieu de notre embuscade. L'accrochage qui s'en est suivi a permis la récupération de quatre armes de guerre ainsi que la libération d'un détenu contraint à porter sur son dos un émetteur très lourd. Ce prisonnier est militant du village de Boumlal. Les soldats tombés dans cette embuscade étaient en poste à Souk-Oufella *(Aïth-Ouaghlis)*. Le valeureux Moudjahed Hocine Agsous de Tinebdhar est tombé au champ d'honneur. Le soir-même, nous nous sommes replié vers Tifra où la population nous a chaleureusement accueillis. Le lendemain, nous avons passé une journée assez calme au cours de laquelle l'Aspirant Si Abdelkader et le chef de région Si Mouloud ont pu manipuler le poste émetteur récupéré et ont réussi à se connecter et à taquiner à loisir les unités françaises.

- Embuscade entre une patrouille militaire au lieudit El-Madaria, dans la forêt de l'Akfadou.
- Responsable : Si Ali N'Hora et Si Youcef.

Quelques mois après les deux embuscades citées au chapitre précédent, nous avons attaqué une patrouille militaire venant d'Adekar pour effectuer un ratissage. Le Colonel Si Amirouche était présent avec nous. Si Azirou Mohand Ou-Idir, Si Boukeroui Amar dit *« Petit Amar »* et Si Mohand Akli Naïth-Smaïl *(Toudja)* ont demandé au Colonel Si Amirouche de se retirer du champ de bataille. Ayant d'abord refusé de nous quitter, il a fini par partir devant leur insistance après nous avoir donné rendez-vous au lieudit *« le tournant »*. A l'issue de l'attaque, nous nous sommes retirés comme prévu vers l'endroit convenu (forêt de l'Akfadou) où nous attendait effectivement Si Amirouche. Au soir, ce dernier nous a accompagné vers L'Had-Ighil-N'Zekri. Au cours du trajet, nous avons transporté le commissaire politique de Tifra qui avait été blessé par l'artillerie française.

Le 27 octobre 1958

Au moment où nous nous trouvions à L'Had-Ighil-N'Zekri, une partie de notre compagnie de région ainsi qu'une partie du bataillon de choc se sont repliées vers Tifra. Le lendemain, ils ont été complètement encerclés au cours

De g. à dr. : Chikabi Larbi, Zane Boualem, Djoudi Attoumi et Hamadi M'hand

d'un ratissage monstre de tout le secteur. Ils se sont battus vaillamment jusqu'à la tombée de la nuit en laissant sur le champ de bataille de nombreux Chouhada et ils ont enregistré beaucoup de blessés. Mais, grâce à Dieu, ils ont pu sortir victorieux de l'encerclement, sachant que les moudjahidine ne se rendent jamais à l'ennemi quelles que soient les circonstances. D'après la population, les pertes de l'armée française sont également importantes.

- Embuscade contre une patrouille militaire à proximité de la maison forestière de Toudja, au lieu-dit Ioulène.
- Chef de compagnie : Si Ali N'Hora.

Année 1959

- Attaque d'une patrouille militaire entre les villages d'Izoughlamene et Ilmathene.
- Responsable : Si Bachir N'Ighil Oumsad et Si Arezki.
- Ali Oukoufi a récupéré une petite mitraillette à cartouche de 8mm.
- Embuscade contre deux camions en contrebas du village d'Iàmriouen à Takriets.
- Responsable : Sergent-Chef Zane Boualem et l'Adjudant Si Lahlou Amlikech.

Les français ont eu de nombreuses pertes.

Si Mouloud El-Hadj Tahar est tombé au champ d'honneur.

- Attaque d'un poste militaire à Aourir Nath-Hciène du côté de l'Akfadou *(Aïth-Mansour)*. Responsable : Si Bachir N'Ighil Oumsad.

Le 28 mars 1959, nous avons attaqué un poste militaire avec la participation de la compagnie de la région 3, zone 2, commandée par Si Smaïl Azoug d'Azrou N'Bechar et des militants du village d'Aourir Ait-Hciène. Brarti Arab et moi-même avons récupéré chacun une mitraillette Mat/49. Kaci, originaire de ce village, a récupéré un fusil Garand américain. Au total,

nous avons pu récupérer 12 armes, des munitions et plusieurs tenues militaires. Nous avons également capturé deux soldats français ainsi qu'un appelé algérien.

Ce dont je me souviens, cette attaque a eu lieu grâce aux renseignements qui nous ont été fournis par Kabouri Arezki, Ouali Hanat, son cousin Brahim, Iddoughi Mohand Ou-Idir *« Rouget »* et Mokrane Aït-Messaoud. Dans le but d'échapper au bombardement, nous avions été contraints de faire un grand détour pour rejoindre le « tournant » dans la forêt de l'Akfadou.

Aux environs de 7h du matin, nos djounouds ont ramassé des tracts jetés par un avion de l'armée française revêtu d'une photo d'identité estampée d'une croix rouge du Colonel Si Amirouche, annonçant la mort de ce dernier en compagnie du colonel Si El-Houes, au djebel Thameur sur le territoire de la Wilaya VI, le 28 mars 1959.

Année 1960

- Embuscade contre un camion militaire près du village d'Ibouhathmene (Toudja).
- Responsables : Sergent-Chef Zane Boualem et Chibane Ammar dit G3.

Nous avons pu récupérer 12 armes de guerre, un poste émetteur, une mallette pleine de films de propagande et le camion a été complètement brulé.

Les tirs croisés de tous les éléments de notre groupe ainsi que la roquette lancée par Si Slimane d'Ifnayen à l'aide de son fusil Mas/36 qui a atteint le camion de plein fouet, ont réduit tous les soldats français qui s'y trouvaient au silence.

Le valeureux moudjahed Aatallah d'El-Kseur est tombé au champ d'honneur.

Après l'embuscade, nous nous sommes repliés vers Beni-Ksila que nous avons rejoint au bout d'une marche forcée qui a duré toute la nuit. Au lever du jour, juste après avoir traversé une petite chaine de montagnes, nous avions remarqué que l'armée française se positionnait derrière nous dans le but de nous prendre en tenaille et d'encercler tout le secteur sur une distance de 25 à 30 km. Nous étions déjà hors du théâtre des opérations à plus de 500 mètres environ. Une demi-heure de retard nous aurait couté cher.

- Accrochage près du village de Tighdhirine (Toudja).
- Responsable : Boukeroui Amar dit « Petit Amar ». Participants à l'accrochage :
- Kadi L'Hachemi - Moualfi Mohamed Tahar - Adrar Hocine - Attalla Abdelkader-Ouali Tifra - Maidi Khelifa - Belaoud Abdelkader - Slimane Ikène -Bouhi Mohamed - Ait-Saadi Ali - Yousfi Mohand Akli.
- Embuscade au niveau de la route reliant Adekar au poste militaire d'Akfadou.
- Responsable : Si Smaïl Azzoug d'Azrou N'Bechar.

L'embuscade a visé deux camions militaires seulement, mais l'arrivée rapide de secours composés d'autres camions ainsi que des engins auto-blindés venant d'Adekar, a vite fait de transformer l'embuscade en un violent accrochage. L'ennemi a subi de grandes pertes ce jour-là.

De notre côté, Si Seghir Aït-Hada de Tilioua-Kadi est tombé au champ d'honneur. Zane Boualem, Yassa Idir et Maidi Khelifa ont été gravement blessés. Ce dernier a reçu une balle en plein bouche qui lui a cassé quelques dents avant de traverser son épaule. Mazri Tahar, blessé lui aussi, a été capturé par l'ennemi. Trois jours après cette bataille héroïque, nous avons été soumis à un grand ratissage, alors que le comité de région était parmi nous dans l'Akfadou. L'accrochage qui s'en est suivi a duré toute la journée occasionnant de lourdes pertes des deux côtés. Le lendemain, nous nous sommes repliés vers Beni-Ksila en compagnie de Si Allaoua, chef de la région.

- Accrochage à Beni-Ksila.
- Responsable : Si Allaoua.

Après l'embuscade citée au point précédent, en arrivant à Beni-Ksila au petit matin, il y a eu un autre accrochage au cours duquel Si Bouachrine est tombé au champ d'honneur.

- Embuscade sur la route menant d'Oued-Ghir à Toudja, à hauteur du village d'Ibaouchene.
- Responsable : Boukeroui Amar dit *« Petit Amar »*.

Les pertes de l'ennemi sont inconnues.

Année 1961

- Accrochage en plein village d'Imeghdassen.
- Responsable : Si Smaïl Azoug d'Azrou N'Bechar.
- Accrochage en contrebas du village de Djerrah.

- Responsable : Si Smaïl Azoug d'Azrou N'Bechar qui a été blessé au bras.
- Attaque d'un char en patrouille au-dessous du village d'El-Flaye, près de Sidi-Aïch.
- Responsable : Abderrahmane Beka et Si Larbi Mezouara.
- - Encerclement par l'armée française au nord du village d'Iharbyene à Beni-Ksila.
- Responsable : Si Smaïl Azoug d'Azrou N'Bechar.

Nous avons été encerclés par plusieurs unités de l'armée française en ratissage dans les environs au Nord-Est du village Iharbiène, appuyées par l'aviation. Nous avons subi de lourdes pertes :

Tombés au champ d'honneur : le Chef de compagnie Si Smaïl Azzoug d'Azrou N'Bechar, Si Beramtane Touati, de Tasgha Ikdjane, Si Ali d'Ouled Sidi Brahim et Si Ahmed, de Grande Kabylie. Tous les deux sont des déserteurs de l'armée française.

Sont blessés : Feltane Hocine, Boughida Berramtane et Oudjdi Tayeb.

Grace à Dieu et à la lucidité de Si Smaïl Azoug, nous avons réussi miraculeusement à sortir de l'encerclement en dégageant une sortie vers l'ouest. Plusieurs avions ont tenté de faire obstacle à notre sortie en nous soumettant à un déluge de feu qui n'a pu que nous disperser.

- Accrochage sur le mont d'Ibarissen à Toudja.
- Responsable : Boukeroui Amar dit *« Petit Amar »*.
- Medjdoub Lakhal d'El-Flaye est tombé au champ d'honneur.
- Accrochage à proximité de la maison forestière de Toudja (Ioulène).
- Responsable : Boukeroui Amar dit *« Petit Amar »*.
- L'infirmier de la compagnie est tombé au champ d'honneur.
- Accrochage au nord-est de Tizi Naïth-Smaïl avec une unité militaire en ratissage.
- Responsable : Boukeroui Amar dit « Petit Amar ».

De nombreux morts ont été enregistrés du côté français.

Saker Arezki de Boumlal, Mustapha d'Izoughlamene, Youcef Arab ainsi qu'un autre frère de combat dont j'ai oublié le nom, ont disparu durant l'accrochage.

Après l'indépendance, j'ai eu l'agréable surprise de rencontrer au hasard à El-Kseur Mustapha d'Izoughlamene, tandis que Mazri Idir a rencontré Youcef Arab à Alger.

La région 4, zone 2 de la Wilaya III a engagé également d'autres batailles aussi héroïques que celles suscitées mais auxquelles je n'ai pas participé personnellement. J'en cite quelques une d'entre elles en donnant toutes les informations dont je dispose, sous toutes réserves.

22 octobre 1955

- Embuscade à Aourir Aïth-Hassiene contre une patrouille militaire venant du poste de Tibane.
- Responsable : Si Bachir Benmihoub.

Récupération de 05 armes.

Quatre soldats français ont été mis hors d'état de nuire.

Fin de l'année 1955 où début 1956

- Attentat à Souk-Oufella.
- Responsable : Si Yaïci Bouzid qui a tué un officier de l'armée français avant de tomber lui-même au champ d'honneur.
- Accrochage avec l'armée française entre Semaoune et Sidi-Yahia.
- Responsable : Si Chaïb Abdelaziz qui est tombé au champ d'honneur, tandis que Si Ferhaoui Ali a été blessé.
- Attaque du poste de Souk-Oufella (ex-vieux marché).
- Responsables : Si Gherbi Salah - Si Yahia Abbas et Titouh Salem.
- Plusieurs soldats français ont été tués.

Après l'attaque, au cours de la nuit, des renforts ennemis sont arrivés et ont soumis le village d'Aourir à un violent bombardement au mortier.

Le lendemain, le village de Tasgha Naïth Ouaghlis a subi une répression féroce au cours de laquelle 05 civils dont l'un s'appelle Sahli Smaïl, ont été lâchement assassinés.

Année 1956

- Accrochage entre un groupe de moudjahidine et une patrouille militaire suivi d'un massacre collectif de la population civile.

L'accrochage s'est déroulé le mercredi 23 mai 1956 à l'aube.

Le moudjahed Touati Larbi d'Ikhedjane a récupéré un fusil Mas/36.

Quelques heures plus tard, les villages d'Agueni, Aïth-Soula et Tazrout ont été encerclés par l'armée française qui a commis ce jour-là un véritable carnage inqualifiable.

Au total 70 personnes dont une femme ont été sauvagement assassinées parmi lesquelles des familles entières. Avant de commettre leur infamie, les soldats français se sont adonnés avec une rare haine aux plus pires exactions et aux actes les plus humiliants.

Le lendemain 24 mai 1956, soit une quinzaine de jours avant que je rejoigne moi-même le maquis, nous nous sommes rendus avec d'autres jeunes d'Aourir pour exprimer notre soutien et notre solidarité aux habitants de ces villages martyrisés. Nous avions découvert des images épouvantables, insoutenables. Dans un silence angoissant, on n'aperçoit que du sang partout, sur les murs, sur les portes de chaque maison, tout le long des ruelles de ces bourgs. La pluie qui s'est abattue sur la région a mélangé la cervelle humaine à la boue qui a envahi tous les espaces. Il s'agissait d'un véritable carnage, d'un massacre, d'un crime contre l'humanité tel que défini par les conventions internationales. Les images de cette journée d'enfer ne s'effaceront jamais de la mémoire de ceux qui les ont vues. Ces actes abominables ont d'ailleurs poussé la plupart des jeunes de cette zone à rejoindre le maquis sans tarder pour participer à la libération de leur peuple du colonialisme abject et honni.

Quelques jours après ce massacre, les soldats français reviennent à la charge cette fois-ci pour encercler le village d'Iaàyatène où ils ont assassiné 05 villageois, parmi lesquels : Hamza Berramtane et Amad Moussa.

En 1956 ou 1957, je ne me rappelle pas de la date exacte, l'armée française a assassiné au total 18 enfants et adolescents du village de Semaoune. En fait, dans ses actes de répression et de punition de la population civile désarmée, l'ennemi n'a épargné aucun village de la région d'Aïth-Ouaghlis, jusqu'au cessez-le feu le 19 mars 1962.

D'ailleurs le grand moudjahed Beliamine Tahar, dit l'Adjudant Tahar, chef de la région 4, nous a dit un jour que le Douar des Aïth-Ouaghlis à lui seul, a fourni à l'ALN plus de 1800 maquisards sans compter les moudjahidine civils parmi les moussebiline et autres militants hommes et femmes.

Grâce à Dieu, en dépit de la répression effroyable qu'a subie la population civile durant toute la Révolution, aucun village des Aïth-Ouaghlis n'a failli à son devoir national ni tenté de rallier l'armée française. Au total, ce n'est pas moins de quatorze villages qui ont été évacués après que toute la région eut été décrétée zone interdite. Certains d'entre eux comme Aourir, ont été complètement rasés. Chassés de leurs maisons, coupés de leurs racines, spoliés de tous leurs biens, les nombreux habitants de ces contrées ont pu trouver refuge chez d'autres familles de la région aussi démunies qu'elles, motivées qu'elles sont par la flamme patriotique et la solidarité agissante et infaillible contre l'ennemi commun. Malgré, la misère généralisée, les atrocités et les affres de la guerre, ces populations sont demeurées constamment fidèles à l'ALN qu'elle recevait toujours avec affection et beaucoup de respect.

- Accrochage à Ighzer Maakal contre une patrouille militaire.
- Responsable : Si Yahia Abbas.
- Le moudjahed Hocine Meslaine dit Hocine Ou-Slimane, du village Izghadh, est tombé au champ d'honneur.
- -Attaque contre le poste de garde de Hammam N'silène.
- Responsable : Si Chérif de Boumansour.

Un fusil mitrailleur a été récupéré.

Année 1958

- Embuscade contre une jeep de la gendarmerie française.
- Responsable : Ferrani Sadek.
- Embuscade à Tifra au lieudit Assam.
- Responsable : Meziane Bouachiouene et Aïssa *« blindé »*.

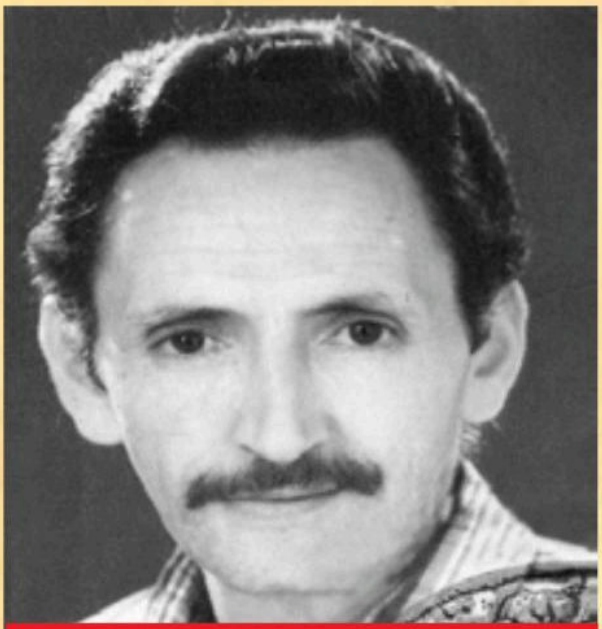
Cinq armes de guerre ont été récupérées.

Abdelaziz Oubounaf a récupéré un fusil Mas/36, Si Rabia de Sidi Yahia Chemini), une mitraillette Mat/49 et trois autres moudjahidine ont récupéré une arme chacun.

- Embuscade à Bourbaatache, entre El-Kseur et Adekar.
- Responsable : Ferrani Sadek.

Si Souami Hocine a récupéré un fusil US/3 modifié et trois

Témoignage



Hachemi Tagzout en 1970

Photo récente de Hachemi Tagzout

autres moudjahidine ont récupéré chacun une arme de guerre.

Embuscade contre une patrouille militaire entre Toudja et le poste militaire de Caïd Ouhamiche, au lieudit Tizakhchiouine.

- Responsable : Si Ali N'Hora ou Si Madani et l'Adjudant Belkacem Arab.

Si Chérif Ouhamiche de Si Fetala (Tifra) a récupéré un fusil Garand américain.

Si Mouhoubi Hamanou de Tardam (Toudja) a récupéré un fusil Mas/36.

Deux autres moudjahidine ont récupéré chacun un fusil de guerre.

- Embuscade suivie d'un accrochage à Bourbaatache.
- Responsable : Si Mohamed d'El-Kseur et Kettou Tahar Ou-Abdellah de Tizi N'Tifra.

L'embuscade qui avait ciblé une patrouille militaire, s'est transformée en un violent accrochage pour la simple raison qu'au lieu d'une patrouille c'est un convoi composé d'un grand nombre de camions qui est passé en premier lieu.

Chelbi Mohand Saïd d'Aourir a été blessé en même temps que le chef de groupe Mohamed Aziz d'El-Kseur qui a été capturé par l'ennemi.

Année 1961

- Embuscade au pont de Sfayah à Adekar. Résultats inconnus.
- Embuscade contre un convoi militaire tendue par les éléments de la compagnie de choc commandée par le lieutenant Si Meziane Aslat et ceux de la compagnie de la région 4 commandée par Si Azoug Smaïl. Dahmani Mohand Saïd a récupéré une Mat/49, Moualfi Mohand Tahar, un pistolet Mac/50, Yahia Chérif Nacer, un fusil Mas/51 et Touati Berramtane, la mitrailleuse de l'engin auto-blindé.

Trois autres moudjahidine ont pour leur part récupéré chacun une arme de guerre.

Un djoundi de la compagnie de choc dénommé Bouzal, a été blessé à la tête.

Embuscade contre un convoi militaire entre Ikhlidjen et Igher-Amar.

Participants : Benadji Mustapha, Brarti Arab, Moualfi Mohand Tahar, Mazri Mohamed Laïd dit *« boulanger »*. L'ennemi a subi de nombreuses pertes.

Récit écrit en septembre 2012
Vive l'Algérie
Gloire aux martyrs de la Révolution

Bataille de *Souk Ahras*

Les 639 MARTYRS de OUED CHOUK

Hassina Amrouni

Le 26 avril 1958, une sanglante bataille éclatait dans la région de Souk-Ahras. Ce sera l'une des plus grandes batailles de la guerre d'Algérie et l'une des plus longues aussi. Genèse.

Tandis que la guerre de libération nationale boucle sa quatrième année, l'armée française dans toute sa force et sa grandeur multiplie les revers sur le terrain des combats face à une vaillante Armée de libération nationale, plus déterminée que jamais à libérer le pays du joug colonial.

Alors que l'Algérie bénéficie de nombreuses aides de la part des pays voisins et frères, l'armée française décide, en juillet 1957, d'ériger le long de la frontière Est du pays la ligne Morice – plus de 400 km de lignes barbelées, électrifiées, minées et surveillées en permanence – afin d'empêcher les déplacements des moudjahidines du côté Est du pays et les couper de leurs soutiens en Tunisie, notamment.

Les Français disaient cette ligne complètement hermétique et infranchissable. Le FLN va prouver le contraire.

Après avoir lancé des attaques à travers toute la frontière Est, dès le 28 janvier 1958, par le biais des katibas de l'ALN, acculant ainsi les troupes françaises qui multiplient les pertes humaines et matérielles, le 26 avril de la même année, la direction révolutionnaire du FLN décide de franchir la ligne Morice pour briser l'étau établi aux portes de Souk-Ahras.

Dans la nuit du 26 au 27 avril, les troupes du 4e bataillon, diri-

gées par le moudjahid Mohamed-Lakhdar Sirine (décédé en 2007), renforcées par deux katibas de la Wilaya II et une troisième de la Wilaya III historique, dirigées par Youcef Latrèche et Ali Aboud, se mettent en branle pour franchir la ligne de barbelés. Transportant un important lot d'armes, en provenance de Tunisie et destiné aux moudjahidine dans les maquis, les katibas ont pour instruction *« d'éviter tout accrochage avec l'ennemi pour ne pas mettre en danger les moudjahidine et amenuiser les armes et munitions transportées »*, raconte le président de l'association des rescapés de cette bataille, le moudjahid Hamana Boulaâras. Malheureusement, le 4e bataillon finit par être repéré par les soldats français au moment où il tentait de forcer la ligne électrifiée à partir d'Ain Mazer près de Sakiet Sidi Youcef en Tunisie, en direction du village de Djebbar Omar, puis Oued Chouk pour atteindre ensuite Ain Sennour, Machrouha, Oued Cheham puis Dehaoura dans la Wilaya II historique.

L'alerte est donnée et le 9e régiment de parachutistes portant la distinction de 1er régiment d'assaut de l'armée française est immédiatement dépêché sur les lieux.

Accrochage à Oued Chouk

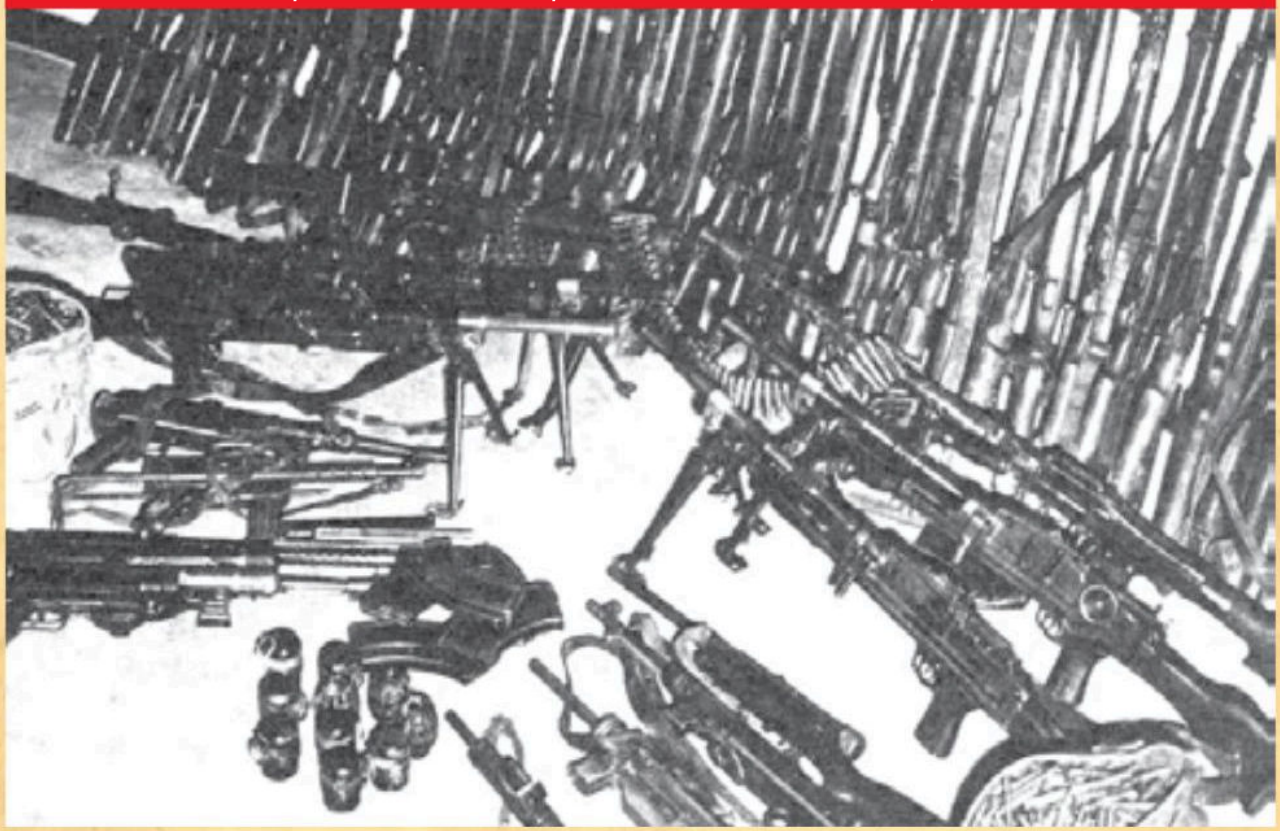
L'étincelle de cette bataille a lieu sur le site montagneux de Oued Chouk. L'une des katibas riposte aux tirs de l'armée coloniale pour couvrir le passage de la caravane d'armes.

L'affrontement est terrible mais, en dépit de l'inégalité des forces, côté français, on est forcé de reconnaître que les moudjahidine ont un ascendant moral et psychologique qui leur permet de tenir face aux attaques ennemies.

L'accrochage sanglant entre les membres de l'ALN et l'armée française va s'étendre jusqu'à Ouilène, non loin de la ville de Souk-Ahras puis vers les hauteurs de Hammam N'bails, dans la wilaya de Guelma.

Selon Djamel Ouarti, professeur d'histoire au centre universitaire de Souk-Ahras, *« les forces engagées par l'armée française dans la bataille de Souk-Ahras étaient consi-*

Une partie de l'armement récupéré lors de la bataille de Souk-Ahras, avril 1958



dérables et l'engagement était même comparé à une bataille de la Deuxième guerre mondiale ».

Les forces coloniales déploient, en effet, un important dispositif matériel. Aux corps d'artillerie lourde et d'infanterie, vont s'ajouter des sections des 9e et 14e bataillons de parachutistes, le 1er bataillon de la Légion étrangère et pas moins de 23 hélicoptères. En dépit de ces moyens colossaux, le 9e bataillon accuse sur le terrain une sérieuse déconvenue et peine à se dégager de l'encerclement au sud-ouest de Souk-Ahras. L'intervention des 2e, 4e, 9e, 14e et 18e commandos de parachutistes ne changera pas la donne. Le colonel Jeanpierre, chef du 1er Régiment de parachutistes (RP) est lui aussi appelé à la rescousse, sans résultat.

Une centaine d'avions va alors intervenir, en utilisant le napalm sur les rescapés du 4e bataillon dont faisait partie Youcef Latrèche qui tombera au champ d'honneur au quatrième jour de la bataille. Cette opération aérienne d'appui aux forces en action sur le terrain a lieu du 1er au 3 mai à El Mouadjen.

Rescapées de l'encerclement établi par les forces d'occupation armées, des unités de l'ALN vont rejoindre l'intérieur du pays. L'une d'elles sera accrochée à Djebel Roknia, à 35 km à l'ouest de Guelma par le 1er régiment étranger parachutiste. Heureusement que les éléments d'autres katibas viendront leur apporter leur soutien. Le colonel Jeanpierre sera abattu à bord de son hélicoptère.

Les pertes sont importantes. Sur les 1300 moudjahidine engagés dans cette bataille, 639 mourront en martyrs, la plupart lors des attaques au napalm. La France, elle, comptera environ 300 soldats tués et plus de 700 blessés.

Hassina Amrouni

Témoignages côté français

« Le 29 avril 1958, eut lieu sur le massif du Djebel El Mouadjene, la terrible bataille de Souk-Ahras qui a duré 3 jours et 2 nuits où il y a eu 33 morts et 68 blessés appartenant presque tous à la 3e Cie du 9e RCP.

Engagé depuis 2 jours dans la poursuite et la destruction des bandes rebelles venant de Tunisie, on apprenait dans le courant de l'après-midi de cette journée qu'une patrouille amie était accrochée le long du barrage. Une nouvelle opération était alors montée et les Compagnies du 9e R.C.P. étaient engagées en urgence, en hélicoptères. C'est ainsi que la 3e Compagnie était posée vers 16 heures sur le massif du Djebel El Mouadjene, en flanc garde d'opération.

Hélas, c'est au nombre de plusieurs compagnies que les rebelles étaient arrivés de Tunisie, et la 3e Compagnie se trouvait, aussitôt s'être posée, encerclée par deux compagnies ennemies. Pour augmenter encore leurs chances et ne reculant devant aucun procédé, les rebelles feignant la reddition se sont approchés, levant les bras pour, traitreusement, donner l'assaut de plus près, manœuvrant au sifflet comme dans la répétition d'une leçon bien apprise. Des combats singuliers se sont alors déroulés au cours desquels toutes les actions individuelles sont devenues des actes d'héroïsme semblables à tous ceux dont ont été faites la grandeur de notre pays et le passé glorieux de notre Régiment ».

Témoignage du lieutenant Chatagno

« Vers 15 h, le colonel Buchoud décide d'investir le djebel Mouadjen par un assaut vertical du 9e RCP. A 15 h 30, la 3e compagnie est posée en 2 rotations d'hélicoptères. L'ennemi ne se manifestera qu'au posé de la 2e rotation. Successivement sont mises en place :

la re section (lieutenant Thierry) au nord, la 2 e section (lieutenant Saboureau) au centre, la 3e section (lieutenant Chatagno) au Sud, la section de commandement (adjudant Verscheure) entre la 2 e et la 3e.

L'ennemi a tiré sur les hélicoptères, un des appareils a été touché. Très supérieurs en nombre, remarquablement instruits, ces ennemis semblent vouloir se rendre. Ils crient « ma tiri che » (ne tire pas) et se lèvent, armes à bout de bras. Profitant de la surprise causée par ce stratagème, manœuvrant au sifflet, l'ennemi donne plusieurs assauts à la 1re section qui subit de lourdes pertes.

Les gars de la 3e compagnie se ressaisissent et font front avec vigueur. A 600 mètres, d'autres unités fellaghas approchent. L'adjudant Verscheure fait aussitôt mettre son mortier de 60 en batterie et tire à vue sur ces renforts, mais il a vite épuisé ses munitions. Le caporal Andrejak met alors en œuvre son canon 57 SR. Repéré, il ne tarde pas à être touché, mais il trouve la force de cacher son arme sous des feuillages avant de mourir.

La présence de nombreuses unités sur le terrain et la proximité du barrage électrifié rendent les liaisons radio difficiles. Pour améliorer cette liaison, le capitaine Beaumont fait déployer la grande antenne de son poste ; mais il se fait ainsi repérer et reçoit une première balle. Néanmoins, il donne l'ordre à sa 3e section de se porter en soutien de la 1re qui se fait déborder. Ne pouvant laisser à l'ennemi le point fort qu'elle tient, cette 3e section se scinde en deux. Une demi-section se porte vers la 1re, sous le feu redoublé de l'ennemi.

L'engagement est de plus en plus violent, les pertes nombreuses. Les blessés se regroupent en retrait autour de l'infirmier de compagnie et constituent une nouvelle section où les moins touchés soutiennent leurs camarades plus atteints. Les munitions manquent et les survivants récupèrent les chargeurs sur les morts. Le capitaine est blessé une 2e fois, il demande un impossible parachutage de munitions. Le capitaine meurt !

Le lieutenant Saboureau, pour galvaniser les hommes de la compagnie, se lève et marche à l'ennemi en criant « ressaisissez-vous, nom de Dieu ». Alors, des combats singuliers, presque au corps à corps, se déroulent sans coordination et les fellaghas, de plus en plus nombreux, débordent par les ailes et encerclent maintenant la compagnie. On nous tire dans le dos.

Désormais, le seul point de terrain où on peut se raccrocher est une zone rocheuse plantée de quelques arbres à trois cents mètres à l'ouest. S'appuyant sur ce point fort, guidé par le lieutenant Rouchette, adjoint de la compagnie, les survivants vont tenter une percée vers l'ouest. Au pas, portant leurs blessés, tirant leurs dernières munitions, ils passent. Mais derrière eux, les fellaghas, debout en arc de cercle, les tirent comme des lapins.

Le parachutiste Briskalter se retourne alors, braque son FM, et marche à l'ennemi. Seul, il oblige toute une compagnie à cesser son tir et à se protéger dans les buissons. Conscient de son sacrifice, il va jusqu'au bout, rejoignant par son acte magnifique les plus grands héros de l'histoire militaire française.

Le lieutenant Rouchette a réussi à entrer en liaison avec une patrouille de chasse et a demandé la neutralisation de l'ennemi. Alors, l'aviation d'abord, puis l'artillerie, vont permettre aux survivants de se regrouper dans l'oued Dekma, et de remettre les blessés entre les mains du service de santé.

Il est 18 heures, la compagnie se bat depuis 15 h 30. Entre-temps, la 2e compagnie du capitaine Gueguen avec la section Bechu en tête, a réussi à repousser l'ennemi sur le Mouadjène. Elle donne cette information tragique : aucun survivant n'a été retrouvé sur les lieux du combat. Le bilan est extrêmement lourd. La 3e compagnie compte 27 morts et 28 blessés. Moins de 40 hommes restent valides.

Dans la nuit, après avoir fait le point avec les rescapés de la compagnie, le colonel Buchoud monte une opération pour récupérer les corps du capitaine Beaumont et de ses compagnons d'armes ».

Sources :
https://www.algerie1.com/actualite/la-grande-bataille-de-souk-ahras-symbole-d-unite-de-tous-les-algeriens
https://www.algerie1.com/actualite/bataille-de-souk-ahras-il-y-a-58-ans-tombaient-au-champ-dhonneur-639-martyrs
-« La bataille de Souk Ahras », émission de 24', réalisée par Mohamed Cherif Chorfi (Canal Algérie-2010)

Cristal qd

ÉVEILLEZ
VOS ÉMOTIONS

ADHÉRENT ULTRA HD™ PREMIUM

Condor
Prenez votre envol !

N°Vert 3075
www.condor.dz

ANEP N° : 838810

Bouzrina Arezki « Hdidouche »

SPORTIF, SYNDICALISTE ET CHAHID

Hassina Amrouni

Nombreux sont ceux qui connaissent la rue Bouzrina, ex-rue de la Lyre, à la basse Casbah d'Alger mais ne connaissent pas le parcours révolutionnaire de ce martyr de la révolution.

Originaire de Port Gueydon (Azzefoun), Arezki Bouzrina voit néanmoins le jour rue de la Gazelle, dans la Casbah d'Alger en septembre 1908.

Avant d'être militant nationaliste, Arezki Bouzrina surnommé « Hdidouche » était un sportif pluridisciplinaire, excellant à la fois en gymnastique, athlétisme, basket-ball et natation.

C'est en 1923 qu'il entame sa carrière sportive au sein de Vie Au Grand Air Algéroise (VGA). Entre 1925 et 1928, il prépare et obtient son brevet de natation et devient officiellement nageur sous les couleurs du club l'Avant-Garde (AG). Il sera à la fois athlète, nageur, gymnaste et basketteur pour l'un ou l'autre des deux clubs. En 1931-1932, il entraîne la section basket-ball du Gallia sport algérois (GSA).

Entre 1933 et 1939, Arezki Bouzrina est co-fondateur des Gymnastes Saint-Eugénois (GSE) et nageur sous la bannière du même club. Un an plus tard, il porte les couleurs des Dragons Gymnastes Algérois (DGA) et participe à la fondation de la section basket-ball du Mouloudia Club d'Alger (MCA) puis de la section gymnastique du même club, l'année suivante.

Port Gueydon (Azzefoun)

En 1944, il est membre fondateur, assesseur, président des sections basket-ball et natation de la Jeunesse sportive musulmane algéroise (JSMA).

Bien que très investi et très impliqué dans le milieu sportif algérois, Arezki Bouzrina n'en demeure pas moins très au faite de la chose politique. L'Algérie qui connaissait alors ses premiers mouvements islahistes et nationalistes va amener Arezki Bouzrina à militer dès 1927 d'abord au sein de l'Etoile Nord-Africaine (ENA) avant de rejoindre, dix ans plus tard, le Parti du peuple algérien (PPA) aux côtés de son ami, le chahid Ahmed Ghermoul, qu'il a connu dans le milieu du sport vu qu'il était lui aussi gymnaste.

Arezki Bouzrina qui était également marchand de légumes à la rue Randon, à Alger, va profiter de son statut de syndicaliste pour organiser la corporation des commerçants et mettre sur pied un syndicat qui défendrait leurs droits auprès de l'administration coloniale.

1947 sera une nouvelle étape dans sa carrière de militant nationaliste puisqu'il adhère au Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (MTLD), avant de devenir un membre de l'Organisation Spéciale (OS). Recherché par les autorités coloniales en raison de son activisme, il fera appel aux membres de son syndicat pour lui fournir les informations qui pourraient servir la cause nationaliste. Durant cette période, il trouvera refuge à Saint-Eugène, chez le comédien Ahmed Ayad, plus connu sous le nom de Rouiched. Ce dernier s'inspirera du parcours de son ami Arezki Bouzrina pour écrire Hassan Terro qui se veut une sorte d'hommage au héros de la bataille d'Alger.

Bouzrina rejoint les premiers réseaux FLN

Alors que le 1er novembre se prépare en secret, Bouzrina est mis au courant de l'imminence de l'insurrection par son beau-frère Yacef Saâdi. Bouzrina, qui milite depuis de nombreuses années, ne veut pas rater ce rendez-vous avec l'Histoire. Il rejoint alors les premiers réseaux du FLN à Alger, dès début 1955.

De g. à dr :
Debout : Didouche Mourad, Derriche Abdelkader et Ghermoul Ahmed
Assis : Zani Hamid (Fondateur du CCA), X, Bouzrina Arezki

Les sportifs de la V.G.A « Vie Au Grand Air Algéroise »

Arezki Bouzrina

Commissaire politique et responsable de la région d`Alger, il met en contact Krim Belkacem avec Amar Ouzegane et Mohamed Lebdjaoui pour renforcer le FLN dans la capitale. Il réactive ainsi l'organisation de la Zone autonome d'Alger (ZAA) aux côtés de Krim Belkacem et Amar Ouamrane.

Un an plus tard, il est désigné chef d'un réseau politico-militaire avec son ami Ahmed Ghermoul, tout en continuant à mener, en parallèle, ses activités syndicales. Il sera à ce titre associé à la création de l'Union générale des travailleurs algériens (UGTA).

Figure dérangeante pour les autorités coloniales françaises, Arezki Bouzrina sera longtemps activement recherché. Finalement, il sera arrêté. Soumis à d'atroces séances de torture pour dévoiler tous les secrets qu'il détenait, Arezki Bouzrina ne cèdera pas. Il mourra en 1958 des suites des tortures subies.

Hassina Amrouni

Sources :
http://sebbar.kazeo.com/martyrs-chouhadas-c30110952
Journaux de la presse nationale

Bataille de *Sidi Semiane*

VÉCUE de L'INTÉRIEUR

Hassina Amrouni

Histoire

Située à une cinquantaine de km de Tipaza, le chef-lieu de wilaya, la commune de Sidi Semiane se trouve à mi-chemin entre les montagnes du Zaccar et la mer. Durant la guerre de libération nationale, elle faisait partie de la Wilaya IV de la Zone II.

Le 20 mai 1957, une bataille s'y déroula entre les hommes de la Katiba El Hamdania et les soldats français. Le moudjahid Mohamed Cherif Ould El Hocine revient sur un fait d'Histoire mémorable.

Après la bataille qui s'est déroulée en avril 1957, dans la circonscription de Cherchell, plus précisément à Sidi Mohand Aklouche, où le commando de l'ALN sortit victorieux d'un violent accrochage contre le 29e TM bataillon de tirailleurs algériens installé à Hadjrat Ennos, les voilà, quelques semaines plus tard, engagés dans une autre bataille, toujours dans la région.

Alors que la Katiba El-Hamdania se trouvait dans le douar Hayouna, un agent de liaison transmet au capitaine Si Slimane une lettre dans laquelle on l'informe des multiples incursions des soldats français au douar Nouari, près de Sidi Semiane au cours desquelles la population sans défense était martyrisée. L'intervention de la Katiba était sollicitée pour mettre fin à ces agissements abjects. Décidant d'intervenir sans attendre, le commando se met en marche à 23 h pour éviter de se faire repérer et arrive à Sidi Semiane à 3h du matin.

Immédiatement, un plan d'action est mis en place où la section de Si Kaddour prend position en face de Sidi Semiane à côté de Djebel Lemri, quant aux deux autres sections, elles devaient rester embusquées au bord de la route dans un bois situé derrière le douar Nouari.

Des guetteurs étaient chargés de signaler tout mouvement de la soldatesque coloniale. Ce fut le cas entre 4 h et 5 h du matin, quand ils vinrent informer les groupes embusqués que deux convois montaient du littoral, le premier par l'oued Messelmoune, et le second par l'oued Sebt, lesdits convois venaient de Cherchell, Sidi Ghilès, Hadjret Ennos, Gouraya et Damous.

Espérant ne pas se faire repérer, les moudjahidine se rendent vite compte qu'ils sont encerclés. Ils comprennent alors qu'ils ont été trahis et leur position dévoilée aux troupes ennemies. Les harkis, qui se trouvaient non loin, jubilaient. Les moudjahidine les entendaient d'ailleurs danser et chanter de joie : *« Vous êtes tombés dans notre souricière, rendez-vous bande de salopards, sales communistes ! »*

Appelée en renfort, l'aviation bombarde sans relâche et ce, pendant plus d'une heure. Les moudjahidine ne pouvant pas répliquer par les armes car ils se seraient encore plus mis en danger et cela aurait été du suicide, parviennent à se réfugier dans des rochers se trouvant à proximité. Ce n'est qu'après le départ des bombardiers qu'ils décident de changer de position pour pouvoir répliquer. Le moudjahid Mohamed Cherif Ould El Hocine se souvient qu'après le départ de l'aviation, ils commencèrent à bouger. Ils suivent leur chef et tentent de sortir sur la droite mais impossible, en raison des milliers de soldats en position juste en face.

« Le chef de la section ALN étudia la situation et se dit : «Si on engage le combat de ce côté et que nous arrivons à passer, il y a l'oued qui est large et long, dont la traversée nécessite une heure de temps et sans oublier que nous serons à découvert, donc des cibles privilégiées pour l'aviation. Sur l'autre flanc, des hélicoptères de type «Bananes» déposent leurs troupes, toute retraite est coupée pour nous de ce côté droit ».

Si Moussa demande à ses hommes de tenter une sortie par la gauche mais là encore, les troupes coloniales sont en posi-

tion sur un terrain plat et découvert, ils sont prêts à faire feu. La section de l'ALN revient alors à son point de départ, au milieu de la forêt et attend les ordres du capitaine Si Moussa. Ce dernier, d'un calme olympien réfléchit à la meilleure manière d'extirper ses hommes des tenailles de l'armée françaises, avec le moins de pertes possibles. Il dit à ses hommes qui semblent quelque peu inquiets : «Ne vous affolez pas, du courage mes frères, il nous est impossible de tenter la sortie par l'avant, car il y a le gros des troupes françaises qui nous attendent, et surtout le grand risque de mettre en danger la vie des habitants du douar Nouari. Derrière, il n'y a aucune issue, la route s'arrête à un rocher au-dessus de nous». Mais il n'y a point de désespoir dans le ton qu'il emploie, juste des encouragements pour tenir bon. Mais voilà qu'une voix portée par un haut-parleur vient rompre le silence alentour : *«Kellouaz Moussa, Kellouaz Moussa, je suis le commandant Gaudoin. Tu te souviens de moi, nous avons fait la guerre d'Indochine ensemble. Nous étions de bons copains, nous avons combattu ensemble les Vietminh côte à côte. Alors, je te demande de te rendre avec tes hommes, et je te donne ma parole d'honneur et d'officier que je t'aiderai ». L'étonnement est général dans les rangs des moudjahidine mais le capitaine Si Moussa pour les rassurer réplique à ses hommes : « Ne bougez pas, laissez-le parler ». Le commandant Gaudoin ne cessait de répéter ses appels à reddition « Kellouaz Moussa, je sais que tu es à l'intérieur et que tu m'écoutes. C'est vrai, je connais ton courage, tu es un héros mais il est inutile que tu tentes quoi que ce soit, tu n'as aucune chance de sortir. Rends-toi avec tes hommes avant qu'il ne soit trop tard pour vous, sinon vous allez tous mourir ».* Voyant que les moudjahidine ne sortaient pas de leur cachette, les soldats français commencent à incendier la forêt. *« Toute la forêt prit feu, la fumée gênait la respiration. De retour vers le côté droit, le groupe de Si Brahim Khodja devait suivre, le feu les a séparés, c'était pénible, ils avaient trouvé un abri sous un rocher qui avait une forme de croissant, ce qui leur permettait de s'allonger sans être atteints par le feu. A leur gauche, ils entendaient des tirs, c'était le 6e TM groupe de Si Brahim Khodja qui avait voulu sortir. L'accrochage dura une quinzaine de minutes, puis ce fut le silence ».*

Les tirs d'artillerie se font à nouveau entendre. *« L'accrochage reprit également ; nos compagnons pensaient qu'il fallait diversifier l'attention de l'ennemi qui déduirait qu'ils allaient faire la même chose du côté droit. Si Djelloul Ben Miloud, le chef de section, se trouvait avec le 6ème groupe qui préféra mourir les armes à la main que d'être brûlé vif. Il relança de nouveau l'assaut contre l'ennemi avec des cris : « Allah Akbar, El Houdjoum Fi Sabil Allah ».* A l'assaut.

De leur abri, le reste du commando ALN voyait le mouvement des soldats ennemis qui couraient dans tous les sens. Il était clair que le 6ème groupe avait engagé la bataille avec courage, toutes les conversations des soldats français étaient audibles, les moudjahidine pouvaient même les voir sans être vus. L'un deux disait : *« Mon commandant, si j'avais le mortier, oualah (je jure), ils n'iront pas loin». Les moudjahidine comprirent alors que leurs compagnons avaient réussi à passer, seule l'aviation avait pu les poursuivre. Il était une heure de l'après-midi, il faisait très chaud, le feu avait brûlé tous les arbres ».*

Les hommes de Si Moussa qui étaient encore réfugiés dans les cavités des rochers étouffaient de chaleur, ils avaient aussi terriblement soif, à cause de la fumée environnante. Leur chef leur demandait *« de résister, de supporter et que bientôt ils allaient sortir pour donner une leçon à ces soldats ».* En fait, ils voulaient gagner du temps jusqu'à la tombée de la nuit pour pouvoir intervenir car ils savaient que l'armée ennemie trouverait beaucoup de difficultés à se battre sur le terrain sans l'appui de son aviation.

A un moment donné, ils voient des soldats français se diriger vers le lieu de leur cachette mais Si Moussa leur ordonne de ne tirer que s'ils sont débusqués. Finalement, les soldats passent devant eux, en file indienne, sans même s'arrêter. Les moudjahidine ne croyaient pas à cette immense chance d'être encore en vie. Mais en fait, ils comprirent que le commandement militaire français pensait qu'ils avaient tous péri dans les bombardements et les tirs d'artillerie et que

les survivants avaient fini par être brûlés vifs dans l'incendie de la forêt.

Dans un ultime geste de cruauté, le commandant ordonne à ses hommes de brûler le douar Nouari avant leur départ. Ce qui incita les moudjahidine à lancer une attaque contre l'ennemi qui se trouvait à leur gauche. Mais à leur arrivée à l'extrémité du bois, les soldats français avaient disparu.

En les voyant arriver, les habitants du village viennent les saluer, ne se souciant guère des flammes qui ravagent leurs modestes chaumières. Ce qui fera dire aux moudjahidine : *« Je ne pense pas qu'il existe un peuple aussi merveilleux, valeureux et courageux que le nôtre. Notre peuple a tout donné à la révolution armée, surtout les gens de la montagne, le peuple c'est nos yeux, notre guide. Il nous a hébergés et nourris, privant ses enfants pour nous. Souvent, quand on rentre dans un refuge, après une marche fatigante, sous la pluie et le froid, des habitants ôtaient des couvertures à leurs enfants pour nous couvrir ; démuni mais fier, notre peuple a tout fait pour libérer son pays du joug colonial, il mérite l'admiration et la considération de certains peuples du monde ».*

Hassina Amrouni

Source :
**Réflexion du 20/09/2015*
http://www.lexpressiondz.com/actualite/21643-la-bataille-de-sidi-semiane.html

Photos de Moudjahidine au maquis

Dr Boudjemâa HAICHOUR.
Chercheur universitaire,
ancien ministre

DE L'ANTIQUE CIRTA A L'OPERA D'ALGER

« Carmen sur scène »

Bizet

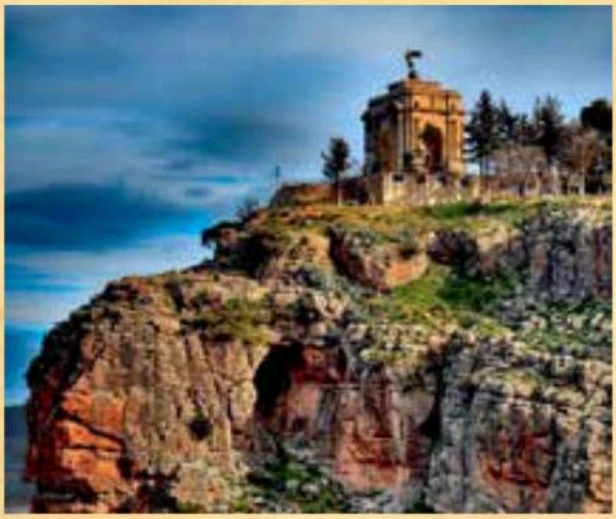
CARMEN

Opera

De l'antique Cirta à l'opéra d'Alger

Culture

Nous sommes à Constantine capitale de la culture arabe où s'est jouée l'Opéra Carmen en «son et lumière ». Inscrite par l'ONDA dans le programme, nous fûmes invités par son directeur général El Houcine Samy Bencheikh pour assister à l'orchestre symphonique du haut de vieux Rocher de l'antique Cirta qui domine le Rhumel. Quel cadre féerique qui nous fait voyager à Séville dans cette Andalousie arabe où sous un oranger telle Constantine la « Sévillane » par son style musical venu de cette contrée nous répande le parfum de ces jardins de jadis.



La noirceur des cheveux, la blancheur des dents et le teint olivâtre suffisent pour certifier l'appartenance de ce peuple méditerranéen. Certains veulent se donner une généalogie « mauresque » que l'archéologue de « Carmen » s'interrogeant sur l'origine exacte de la séduisante Andalousie. De la marginalité à l'exclusion, Carmen est-elle cette bohémienne ? Gitane elle est, gitane elle mourra. Son identité elle le montre car Carmen n'est pas esclave de ses sens et son rire irrésistible est là et bafoue avec jubilation les lois qui régissent cette société.

Jubilation de Carmen

Elle tourne en dérision avec la même alacrité en choisissant le parti de la liberté de pensée et de mœurs et donc ce parti de l'avenir. Et cette Espagne réelle que Prosper Mérimée nous fait découvrir en 1830 coïncidant avec la conquête de l'Algérie qu'Alexis de Tocqueville feint de ne pas peindre la réalité de la barbarie coloniale dans notre pays, lui qui s'est fait l'avocat de la démocratie aux Amériques.

Oui, Mérimée est face à un véritable choc exotique, une véritable séduction de l'Andalousie où il découvre Séville *« les gitans de Triana »*, Cordoue et les baigneuses à demi nues du Guadalquivir, Grenade où l'Alhambra, le Généralife et son cyprès sont encore hantés par les ombres des Abencérages et de leurs sultanes.

De l'antique Cirta à l'Opéra d'Alger

Un maestro nommé Amine Kouider

Amine Kouider, directeur général de l'Opéra d'Alger, après un parcours très riche de titres et de distinctions, met en place les jalons de l'un des plus grands orchestres symphoniques que l'Algérie ait pu connaitre depuis l'indépendance

Il excelle comme nul autre pour mêler souvent musique classique occidentale et traditions arabes. Les Mille et Une Nuits d'Offenbach, par exemple, ou des chants soufis sur la Neuvième Symphonie de Beethoven

A 7 ans, Amine Kouider était déjà au conservatoire, le violon entre ses mains, son talon, lui permit de devenir le plus jeune violoniste de l'Opéra d'Alger. Il s'installe à Marseille à l'âge de 20 ans en 1987, puis à Paris où il suit des études de direction d'orchestre au Conservatoire de Marseille et de Paris. Il les poursuit au Conservatoire royal de Copenhague. Parallèlement, il obtient une licence en musicologie. Il s'installe alors à Saint-Pétersbourg. En 1999, il devient, pour deux saisons, chef assistant de Valery Gergiev au Théâtre Mariinski, au Festival de Baden-Baden et à l'Orchestre philharmonique de Rotterdam.

En 2012, Amine Kouider fonde l'Orchestre symphonique Algérie-France pour célébrer le cinquantenaire de l'indépendance d'Alger. Avant, en 2001, il a permis de rouvrir l'Opéra d'Alger, et il a dirigé l'Orchestre symphonique national jusqu'en 2008.

Amine Kouider, directeur artistique de l'Opéra d'Alger Boualem-Bessaih

Nous retrouvons alors tous les éléments de l'Espagne romanesque de Carmen, de ces bohémiens irréductibles et réfractaires à tout ordre, toute loi, toute foi autres que les leurs, soudés malgré les persécutions, malgré l'errance et la diaspora, en une communauté culturelle que sa seule résistance à toute assimilation rend par nature subversive aux yeux des autres.

Que ce soit Carmen ou Don José, ils étaient des étrangers dans leur propre pays, et sont devenus l'emblème littéraire de l'histoire de cette Andalousie, dont Gorges Bizet nous a gratifiés de cette musique rutilante que l'Abbé Prévost racontant l'histoire d'un jeune homme promis à un bel avenir et qu'une jolie fille amorale mène à la déchéance.

C'est de cette version lyrique et du charme indéniable de la musique de Bizet, que Carmen travaillant dans une manufacture de cigares a séduit un douanier et un contrebandier, mise en scène dans une stratégie narrative où le brigadier Don José, fasciné par le galbe d'une jambe d'un bas de soie troué, retrouve son amour. C'est dans cet univers magique qu'Amine Kouider a su dépeindre et subjugué le public qui suivait dans un silence religieux l'interprétation de Carmen.

L'Orchestre philharmonique d'Alger, sous la direction du maestro Amine Kouider, nous a fait vivre un moment fort agréable, par une interprétation en prélude d'un m'ceder de la nouba zeidane « ya bahi Al Djamal joud Bilwafa » suivi de Carmen du compositeur français Georges Bizet devant un auditoire connaisseur et d'ambassadeurs avec leurs familles. Amine Kouider a su montrer ses capacités dans l'orchestration à la fois d'extraits de la Nouba Zeidane et de Carmen, joués avec brio par le duo Nathalie Espallier (mezzo soprano) et Pablo Vegrilla (ténor).

Ce n'est pas la première fois que l'Orchestre philharmonique d'Alger nous présente des symphonies à l'instar de Shahrazade de Rirnaky Korsakov et des compositions d'Iguerbouchen, ou encore des œuvres de Mozart, Beethoven, Tchaïkovski, Strauss, Chopin et tant d'autres grands noms de la musique.

La dernière prestation de l'orchestre philharmonique d'Alger, que j'ai eu l'honneur de parrainer en 2005 en tant que ministre de la Communication, qui a eu pour cadre, successivement l'Auditorium de la Radio et le Palais de la Culture, a replongé l'assistance dans l'Andalousie de l'Age d'or. Ce n'est point par hasard qu'Amine Kouider a exécuté comme prélude aux extraits de l'Opéra Carmen la nouba zeidane dans un darj «El Haoua Dhal Al Oussoud ; Aâtouf wa joud Bi Alladhi An châa Bahak» (L'amour qui humilie les lions ; Soyez cléments pour ceux qui ont créé votre beauté).

Zyriab inspire Saint-Saëns dans la danse affolante

C'est dans l'Andalousie mondaine que cette nouba fut exécutée pour la première fois par Zyriab et qui inspirera Camille de Saint-Saëns, dans sa Danse affolante. C'est dans ce jeu sémantique de symboles, et de signes, dont seule la prosodie arabe connaît les secrets, par ses métaphores impétueuses de brûlante frénésie, que l'Orchestre philharmonique d'Alger a su faire vibrer par accords interposés, découvrant jusqu'au cœur du partenaire, battant comme une muse au rythme d'une mélodie transcendantale.

Et pourtant, c'est de Carmen qu'il s'agira, après une heureuse transition vers l'Opéra, magistralement réussie par l'Orchestre philharmonique d'Alger.

Un orchestre dont la cinquantaine de musiciens a su merveilleusement traduire toutes les nuances de l'œuvre de Georges Bizet, ô combien critiquée en son temps par un public effarouché par sa hardiesse, rompant avec les canons d'alors, par la mise en scène d'une antithèse de l'héroïne bien-pensante et le choix d'une fin tragique.

Il aura fallu attendre les grands compositeurs Brahms et Wagner, pour que l'opéra Carmen soit réhabilité.

Une réhabilitation à titre posthume, alors bien que Bizet avait, dès ses dix-huit ans, bénéficié des faveurs d'un jury pour sa cantate Clovis et Clotilde et que sa musique fut consacrée par le prix de Rome pour le sérieux de son exécution. Bizet, auquel Berlioz prodigua les plus belles louanges dans sa chronique musicale du Journal des Débats, était de ces virtuoses admirés jusque par le grand Liszt, pour sa dextérité au piano. De la danse bohémienne

De l'antique Cirta à l'opéra d'Alger

Culture

Georges Bizet (25 octobre 1838 - 3 juin 1875)

aux grandes variations chromatiques, Bizet cherchant le succès et le prestige, épousera Geneviève Halèvy, la fille de son maître, mais son incorporation dans la Garde nationale, au moment du siège de Paris, le fait penser à partir loin de ce qu'il affirme lui-même à sa belle-mère, être *« la fureur des Blancs et des Rouges, où il n'y aura plus de place pour les honnêtes gens, où la musique n'aura plus rien à faire et qu'il faudra s'expatrier ».*

Mais, en fin de compte, Bizet adhérera au parti de l'ordre et de la peur, qui écrasa les Communards et rentre à Paris en 1871.

C'est là que Bizet tente de monter Djamileh d'après Namouna d'Alfred de Musset. Cet opéra dans lequel Bizet, remaniant son art musical, se rapproche de Verdi dans Ayda, peut répondre à un mode de partitions «orientalisantes».

Las ! On critiqua les *« platitudes »* de la composition de Djamileh, et Bizet de se reprendre pour s'investir dans l'opéra intitulé Patrie, qui, en revanche, eut un beau succès, le souvenir de la guerre franco-prussienne et des autres guerres du Second Empire pouvant expliquer cet engouement, que l'on retrouve dans l'œuvre de Prosper Mérimée et dans le personnage de Carmen.

La trame de la nouvelle Carmen

C'est en s'inspirant de la trame de la nouvelle de Mérimée Carmen, que Bizet monte un opéra-comique sous le même titre. Carmen est cette gitane de Séville qui s'amourache d'un jeune officier, Don José, qui, tombant sous son charme, en oublie sa promise fiancée Micaela.

Voyez donc, tout près de la manufacture de tabac *(inspirant une célèbre marque)*, José regardant la fleur de cassis lancée par Carmen, répliquant : *« Coupe-moi, brûle-moi, je ne te dirai rien ! Je brave tout, le feu, le fer et le ciel même.»* S'ensuit un dialogue poignant où Carmen et Don José nous dévoilent le fatal dénouement.

Carmen : Jeux de jalousie ou la gloire de Bizert

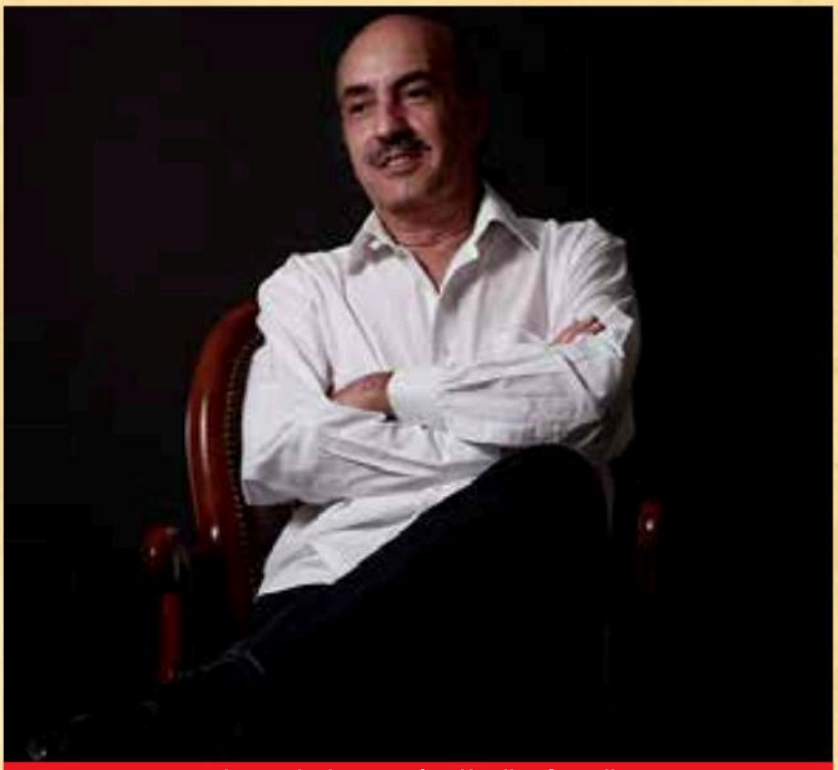
Jeux de sentiments, rixes, duels et scènes de jalousie, feront que cette œuvre de Bizet soit vue comme indécente par le public de son époque, mais elle sera réhabilitée pour devenir l'opéra le plus joué au monde et une source d'inspiration de nombreux films, dont les plus récentes adaptations de Carlos Saura en 1983 et de Francesco Rosi en 1984.

Devenu un véritable mythe, jusqu'à inspirer le monde de la publicité et de la consommation, Carmen fera la gloire de Georges Bizet. Une gloire qui, pour être posthume, imposera le compositeur à l'univers de la musique uni-

verselle. Cet univers magique, tout en palettes musicales, qu'Amine Kouider a su dépeindre grâce à une partition lyrique dirigée avec une maestria telle que le public, subjugué, suivait dans un silence religieux l'interprétation de Carmen.

Nordine Saoudi, passionné par l'opéra

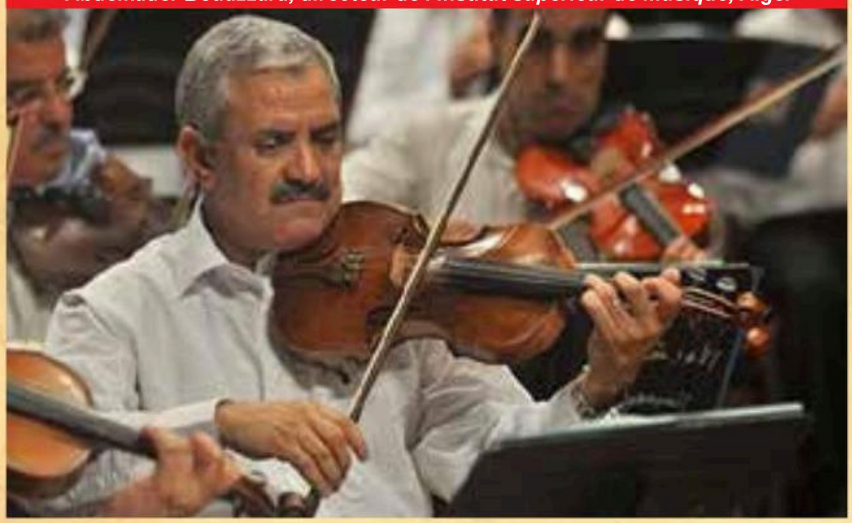
Mais la magie ne se dissipa pas aux dernières notes de l'Orchestre philharmonique d'Alger, car tombé sous le charme, le public en redemande. Nous en faisons les plaideurs, nous ne manquons pas de souffler au maestro l'idée de présenter à l'avenir Djamileh. Cet opéra qui porte le nom d'un illustre homme de lettres en la personne de Boulem Bessaih nous fera retrouver cet univers oriental d'antan, à travers le savoir-faire de son gestionnaire et non moins maestro, Noureddine Saoudi par son langage harmonique savoureux, qui nous emportera, nous l'espérons, dans l'universel en symbiose avec les plus belles mélodies et symphonies du monde.



Le musicologue maître Nordine Saoudi, directeur de l'Opéra d'Alger Boualem-Bessaih

Amine a su nous faire voyager, par sa verve mélodique, à Séville. Qu'il nous fasse donc, encore une fois, succomber au charme de son tapis volant. C'est avec l'ouverture dès 2018 de l'Opéra Boualem Bessaïh dont je garde de lui l'érudit et l'humilité d'un grand homme de culture, qu'un spectacle de haute facture a été présenté avec un prélude et l'entrée en scène de la mezzo soprano Gosha Kowalinska dans le rôle de Carmen et la pièce Habanera, suivie du Tunisien Amadi Lagha jouant Don José chantant avec les douze choristes « Séguedille ».

Le public aura découvert des voix superbes de l'Institut national supérieur de musique tels Anissa Hadjarsi chantant « Micaela » et Adel Brahimun *«Air de Toréador »*. Ce n'est donc qu'un au revoir, en


Abdelkader Bouazzara, directeur de l'institut supérieur de musique, Alger

attendant Djamileh. Et ces vers d'Ibn Al Khatib (1313-1375) qui écrivait :

« La pluie, la douce pluie te soit propice, aimée

Ô sol d'Al-Andalus où ses amants s'aimèrent !

Nos amours de jadis, comme un rêve, ont sombré ;

Qui nous vola sans bruit cet instant éphémère ?

جادك الغيث إذا الغيث همى

يا زمان الوصل بالأندلس

لم يكن وصلك إلا حلما

في الكرى أو خلسة المختلس

Le musicologue Abdelkader Bouazzara

Abdelkader Bouazzara musicologue, directeur de l'Institut national supérieur de musique, a poursuivi son cursus universitaire à Kiev (Ukraine) où il a obtenu le diplôme de Master of Fine Arts. Professeur de violon à l'Institut national supérieur de musique et au Conservatoire d'Alger, il a été producteur de l'émission Musiques des peuples à la Radio nationale de 1995 à 2003. En 1998, il est nommé directeur de l'orchestre symphonique du gouvernorat du Grand Alger. Puis directeur de l'Orchestre symphonique national.

Florilége et bouquet symphonique, interprétation des génèriques des filmscultes, la magie du maëstro Amine Kouider

Dr Haichour avec le maestro Amine Kouider

De l'antique Cirta à l'Opéra d'Alger

Culture

L'Opéra d'Alger Boualem Bessaih a organisé, le vendredi 23 novembre 2018, un concert digne d'une prestation à la hauteur de l'Orchestre symphonique d'Alger que dirige le maestro Amine Kouider, en nous offrant un bouquet de musiques de films cultes interprétées en filigrane tels El Hariq, Omar Gatlatou, La Bataille d'Alger, Titanic, Jurassic Park, Le Parrain, Les vacances de l'Inspecteur Tahar, Leïla et les autres, Errissala, Rahfat Al Hadjane, Mission impossible, Indiana Jones, Gladiator, Le pirate des Caraïbes, etc. L'Orchestre symphonique a fait son cinéma dans une ambiance festive d'Alger la Blanche.

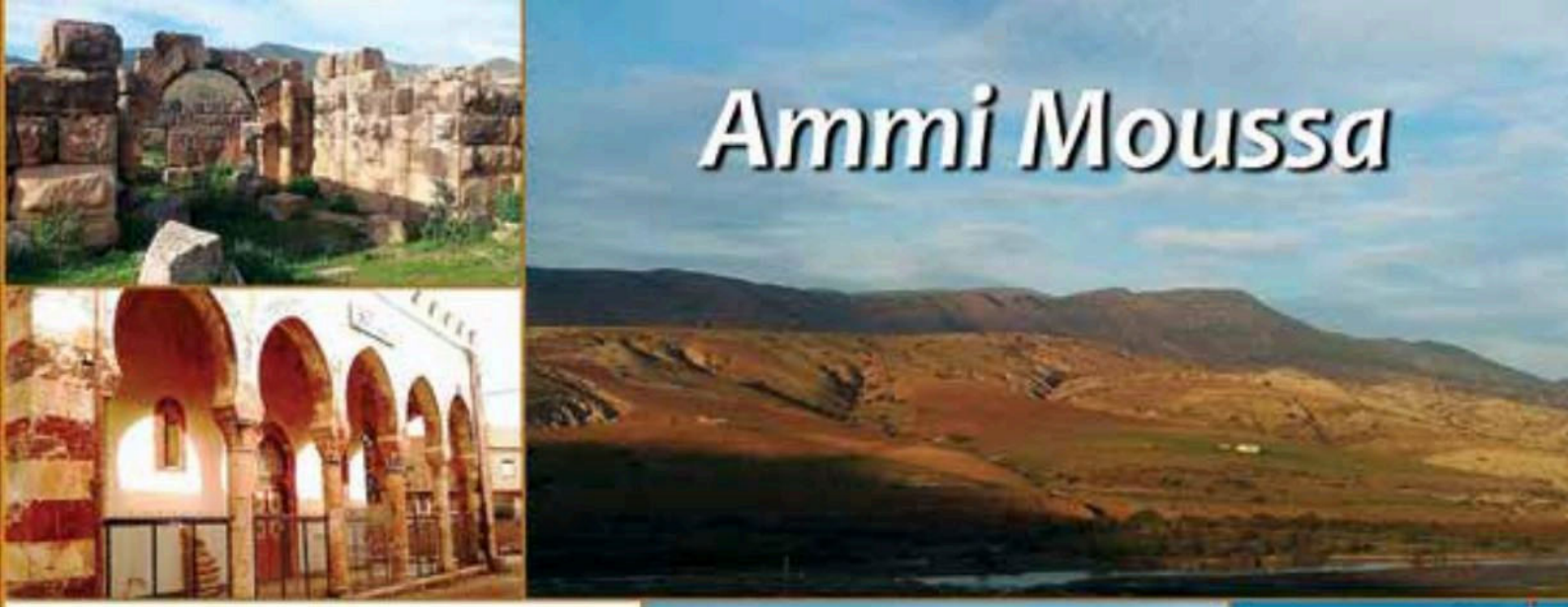
Une soirée mémorable qui a sublimé l'assistance venue nombreuse savourer l'interprétation combien magistrale des éléments de l'ensemble philarmonique d'Alger. Cette soirée a été animée par le présentateur de Canal Algérie Amin Karim Nabouchi, qui a mis du sien pour situer le contexte de chaque musique de film rendant plus pédagogiques les séquences filmées projetées à l'occasion sur grand écran.

C'est dire l'importance du travail que réalise l'Opéra Boualem Bessaih dont le Directeur général Noureddine Saoudi et son staff donnent un sens élevé de la culture dans notre pays. En attendant d'autres initiatives, l'Opéra d'Alger se fraie le chemin des grandes institutions en mettant à la fois le génie propre de nos artistes imprégnés de l'authenticité de notre culture nationale et leur ouverture à l'universalité.

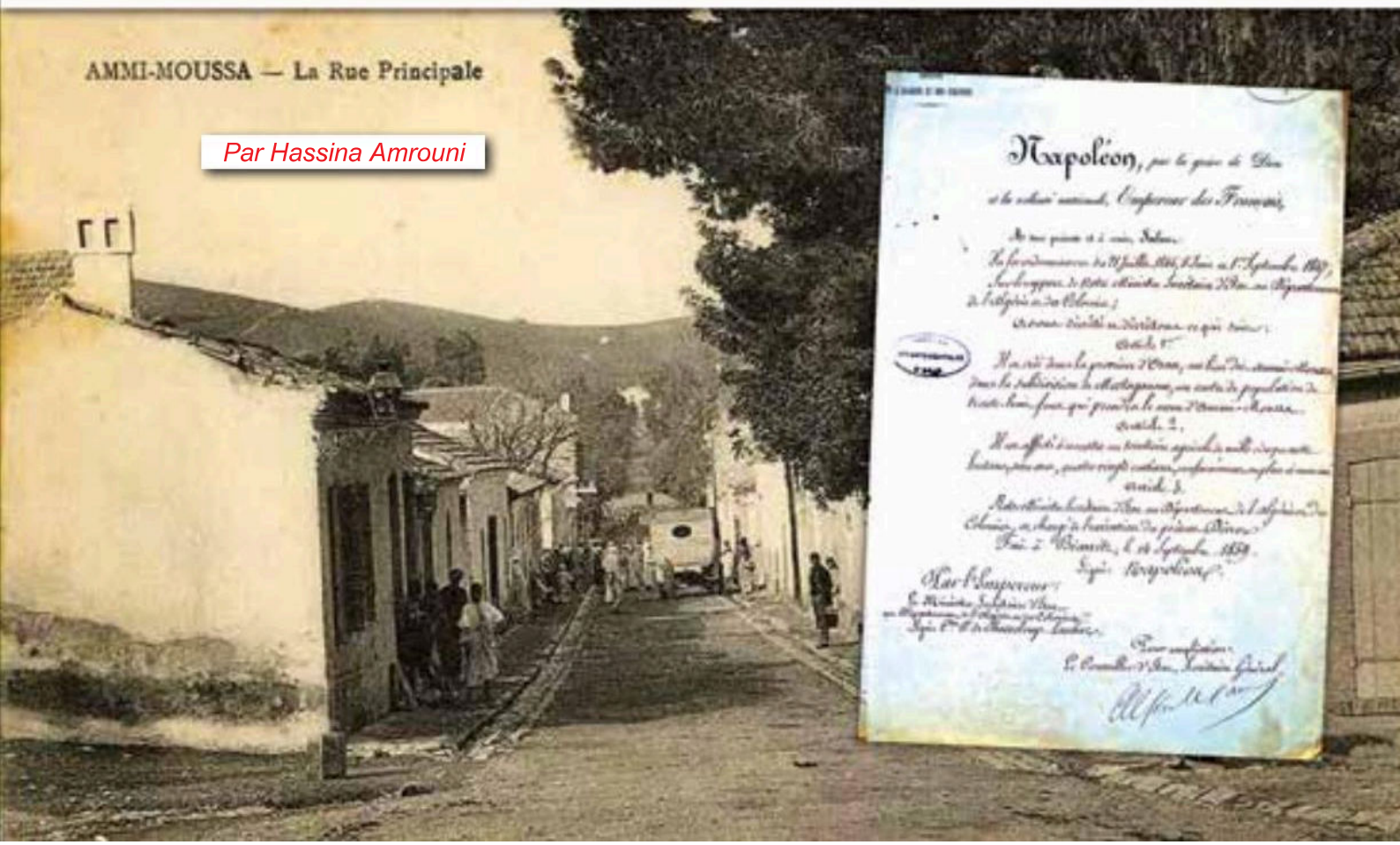
Dr Boudjemâa HAICHOUR
Chercheur Universitaire-Ancien ministre

Le maestro Amine Kouider

Dr Haichour avec Aissaoui Boualem, réalisateur du film Hanachia



TERRE DES BENI OURAGH



Par Hassina Amrouni

Ammi Moussa

Situé à environ 70 km de Relizane, le chef-lieu de wilaya, Ammi Moussa, s'étend sur la partie ouest de l'Ouarsenis. Sa population, issue de la tribu de Beni Ouragh, est composée de 23 ârchs, toujours très imprégnés des mœurs et du mode de gestion sociale des kabyles du Djurdjura.

Habitée depuis l'ère préhistorique, la région garde encore des vestiges de cette période découverts lors de fouilles archéologiques, dont des restes mégalithiques à Menkoura, des gravures rupestres aux environs de Bourakba et l'Ouarsenis et d'autres traces préhistoriques du côté de Sidi Bou Halloufa.

Durant la période des grandes invasions romaines, la région est investie par les Romains qui en ont fait le lieu de passage de leurs convois de blé qu'ils faisaient venir de la plaine du Sersou pour les acheminer vers leurs comptoirs installés sur la côte. Afin d'en sécuriser le passage, ils édifient plusieurs forteresses dont Ksar El Kaoua, afin de dominer les plaines et de prévenir un éventuel danger.

L'histoire de la région reste assez floue après le passage des Romains. On sait seulement que durant la période antique, la région est habitée par la tribu berbère des Mazices jusqu'à l'époque byzantine.

Au début du XIVe siècle, la région connaît quelques soubresauts, les tribus berbères locales n'hésitant pas à se soulever contre les Zianides mais elles

sont matées notamment durant le règne du sultan Hammou El-Ziani. La dynastie berbère zénète finit par s'installer durablement en fondant dès 1314 la première agglomération qui aura pour nom Ksar Hamou Moussa qui deviendra la ville de Hamou Moussa puis, Ammi Moussa. Le sultan parvient, dès lors, à asseoir son hégémonie et le royaume zianide son pouvoir mais cette puissance et ce calme seront de courte durée puisque en 1515, les Zianides sont contraints de céder le pouvoir aux Espagnols déjà établis à Oran avant de devenir un protectorat ottoman, dépendant du beylik dès 1555.

Ammi Moussa sous domination française

Une décennie après leur débarquement à Sidi Ferruch, les Français dans leur progression sur les terres algériennes, investissent Ammi Moussa en 1840, le but de l'occupation de la région c'est la domination de la vallée de Oued Rhiou et la protection de la pleine du Chelif, point stratégique pour les Français. Cela conduit les Beni Ouragh à combattre vaillamment cet occupant, commençant par prêter allégeance à l'Emir Abdelkader. La révolte de 1864 sera particulièrement sanglante.

Les Français finissent donc par

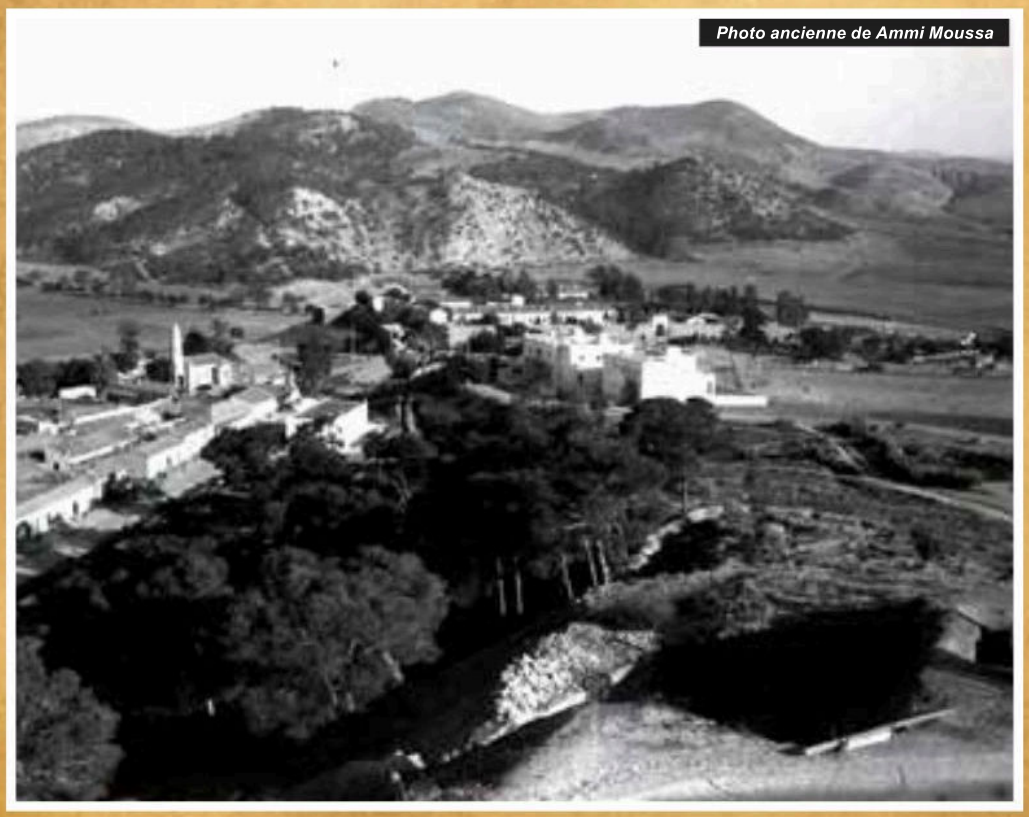
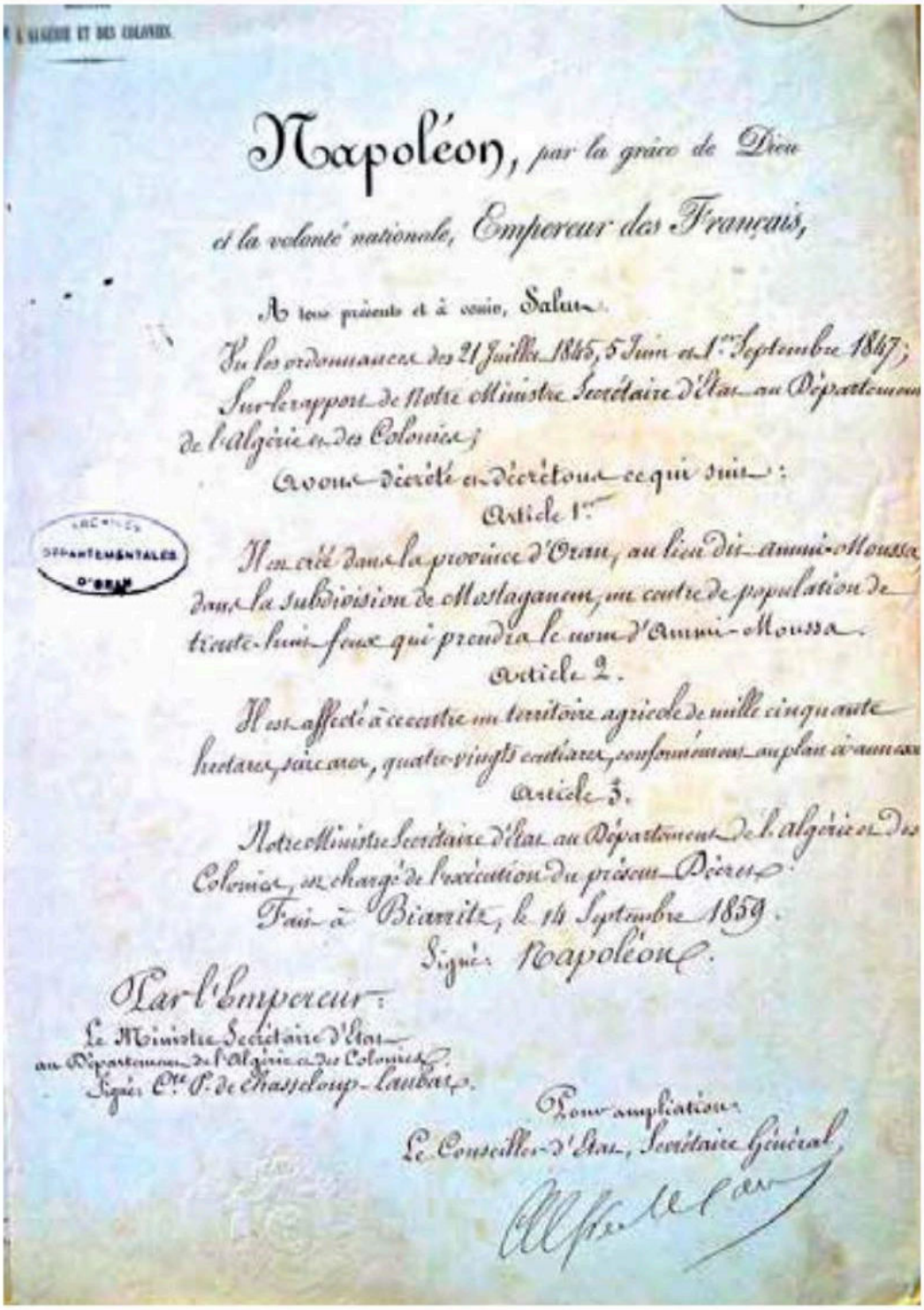


Photo ancienne de Ammi Moussa



Napoléon, par la grâce de Dieu
et la volonté nationale, Empereur des Français,

A tous présents et à venir, Salut.

Vu les ordonnances des 21 Juillet 1845, 5 Juin et 1er Septembre 1847;
Sur le rapport de Notre Ministre Secrétaire d'Etat au Département
de l'Algérie et des Colonies;
Avons décrété et décrétons ce qui suit :

Article 1er.

Il est créé dans la province d'Oran, au lieu dit Ammi-Moussa
dans la subdivision de Mostaganem, un centre de population de
trente-huit feux qui prendra le nom d'Ammi-Moussa.

Article 2.

Il est affecté à ce centre un territoire agricole de mille cinquante
hectares, sa cavon, quatre-vingts centiares, conformément au plan ci-annexé.

Article 3.

Notre Ministre Secrétaire d'Etat au Département de l'Algérie et des
Colonies, est chargé de l'exécution du présent Décret.
Fait à Biarritz, le 14 Septembre 1859.
Signé Napoléon.

Par l'Empereur :
Le Ministre Secrétaire d'Etat
au Département de l'Algérie et des Colonies,
Signé Cte P. de Chasseloup-Laubat.

Pour ampliation :
Le Conseiller d'Etat, Secrétaire Général,

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES D'ORAN

Acte de la création de la commune mixte d'Ammi-Moussa, autour de 23 douars de Beni-Ouragh (Algérie), signé par Napoléon III, le 14 septembre 1859 à Biarritz, France

Ammi Moussa

s'installer durablement à Ammi Moussa qui attire, par ailleurs, des familles venant de l'Hexagone. Ces dernières forment un noyau, tout autour du fort La Redoute, bâti en 1865 et inauguré par Napoléon III. Intégré dans le département d'Oran, arrondissement de Mostaganem, le village compte à cette époque 435 habitants. En 1959, Ammi Moussa qui accède au statut de commune mixte, englobant les 23 âarouche de Beni Ouragh compte près de 2000 habitants.

Tout au long de l'Histoire, les habitants d'Ammi Moussa se sont opposés aux envahisseurs qui ont œuvré à les déposséder de leurs terres, de leurs biens, de leur dignité et de leur liberté.

Au lendemain du déclenchement de la guerre de libération nationale, ils n'hésitent pas à prendre les armes et ce, en dépit de la forte concentration d'unités de l'armée coloniale sur le territoire de la région, notamment la caserne La Redoute considérée comme l'une des plus importantes de tout le corps d'armée français en Algérie puisqu'abritant la grande artillerie la 3/24e, la 2e compagnie du 93e régiment d'infanterie. Cette unité a pour mission de contrôler la vallée du Chelif et Relizane mais aussi de combattre les moudjahidine dans les monts de l'Ouarsenis. Aussi, un détachement de l'ALAT était stationné de façon quasi permanente dans la région, ainsi qu'un peloton mixte d'avions-hélicoptères de la 5e DB.

Les maquis de la Wilaya IV, proches des monts de l'Ouarsenis sont souvent le théâtre de combats entre les troupes de l'armée coloniale et les katibas de l'ALN.

Le 6 février 1956 est d'ailleurs une date marquante puisque, ce jour-là, les moudjahidine parviennent à perpétrer une série d'attentats contre les forces d'occupation françaises malgré toutes les mesures prises par ces dernières pour parer à toute éventuelle attaque.

En effet, en plein jour, un commando composé de jeunes d'Ammi Moussa ciblent, au même moment, des commerces appartenant à des colons ainsi que des bâtiments administratifs comme le centre des PTT ou le bureau des recettes, pourtant situé à proximité de la caserne. Bien sûr, les Français riposteront à ces attaques avec lâcheté en s'attaquant, dix jours plus tard, à la population sans défense, faisant près d'une centaine de morts, des dizaines de blessés et autant d'arrestations.

La région ne connaîtra pas de répit pour autant et durant le plan Challe, des combats meurtriers ont également lieu dans la région. Les troupes françaises, ainsi attaquées sans relâche, entreprennent des opérations de ratissage dans les maquis de Djebel Bourakba, Menkoua et Cherrata, utilisant pour cela les gros moyens comme l'artillerie, les blindés, l'aviation, voire le napalm, une arme chimique redoutable qui fait des milliers de victimes durant la guerre de novembre 1954.

Hassina Amrouni

Sources :
Plusieurs articles de la presse quotidienne

Le château romain « Ksar el Kaoua »

Par Hassina Amrouni

TÉMOIN DES MILLÉNAIRES PASSÉS

Ammi Moussa

A 12 km au nord d'Ammi Moussa, on peut admirer, en empruntant une route serpentant au milieu d'une nature verdoyante, le célèbre Ksar el Kaoua, un château datant du IIIe siècle après J.-C. et qui fait partie des vestiges hérités de la présence romaine dans la région.

Erigé dans ce qui était, à l'époque antique, une province de Mauritanie Césarienne, le ksar également désigné sous le nom de Ruines du Latifundium de Kaoua, jouit d'une position stratégique à plus d'un titre. En effet, les Romains ont jeté leur dévolu sur le sommet de cette crête pour y construire le Castellum car il offrait la possibilité de liaisons avec le camp militaire de la cité romaine Castellum Tinginitum (Chlef) dont il était proche mais aussi parce qu'il était le point de passage des caravanes romaines transportant le blé vers les côtes du nord, en provenance du plateau du Sersou, de la grande plaine du Cheliff et la grande plaine de Cheliff par la vallée basse de Oued Rhiou.

Construit sous le règne de l'empereur Constantin Ier, à l'époque du Bas-Empire, Ksar el Kaoua était,

dès lors, le point central de tout le système défensif mis en place par les Romains et formé par plusieurs autres châtelets comme ceux de Kebaba et Sedadja ou encore par des petits postes défensifs construits sur les points les plus hauts pour dominer Ksar el Koua et prévenir les attaques ennemies.

Fouilles françaises

Après le départ des Romains, chassés par les Vandales, le ksar résiste avec force au temps qui passe. A leur arrivée, les Français, découvrant les ruines de l'antique Castellum, comprennent très vite que le site choisi par les Romains n'était pas anodin. Aussi, entreprennent-ils d'y ériger, eux aussi, un fort militaire – Fort La Redoute – à partir duquel ils dominent toute la vallée de Oued Rhiou et protègent leurs intérêts dans toute la plaine du Chelif. Ils donnent aux pierres du Castellum une seconde vie, en les utilisant pour la construction du fort et des premières maisons d'Ammi Moussa.

En 1859, près de deux décennies après leur occupation de la région, les Français décident de s'intéresser à ce vestige. Des fouilles sont alors entreprises par le capitaine Henri Marchand, officier du génie de l'armée française. Dans son rapport, cité dans le 16e numéro de l'Atlas archéologique de Stephane Gsell, il décrit le château ainsi : « *L'entrée de l'enceinte est formée par deux pieds*

KSAR EL KAOUA

droits en arrière desquels est une première porte qui a 2m 50 de large deux chasses roues et une corniche unie font saillie. La seconde porte et une corniche unie et est toute semblable à la première avec quelques moulures, des corniches et deux pierres pour les tourillons des battants de la porte. Les deux portes latérales desservent un immense commun circulaire de 300 m de longueur sur une largeur de 8 à 11m qu'occupaient sans doute la garnison, les serviteurs et les esclaves. L'entrée du fort est

une porte à peint cintre. Neuf de ses onze voussures sont ornementées ainsi que ses corniches. Six demi-colonnes relèvent cette entrée. La clef de la voûte contient dans un médaillon l'inscription citée plus haut. La porte d'entrée donne sous un vestibule, à sa droite étaient deux pièces servant d'écurie ou de ménagerie, avec mangeoires en pierre de taille encastrées dans les murs. Sous la cour qui est à ciel ouvert, il y a deux immenses citernes ayant chacune 6m 10 de longueur, 3m 70 de largeur sur 4 m de hauteur ».

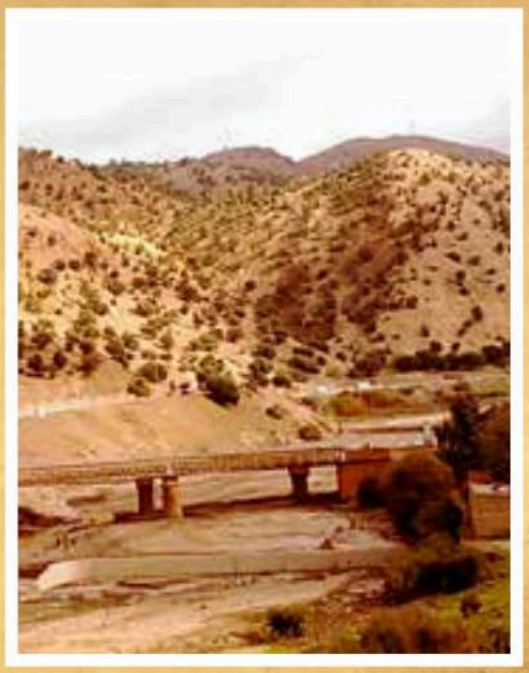
Une autre description de l'intérieur du Castellum – plus approfondie – est faite, durant la même période d'occupation française par le directeur de la 17e circonscription archéologique d'Oran : *«Aussitôt après avoir passé la porte, nous remarquerons d'abord encore à notre gauche les escaliers assez bien conservés qui devaient conduire soit simplement à une plateforme située au-dessus de la grande porte d'entrée et servant de poste de surveillance soit au second étage que, d'après Marchand, comportait cette construction. On peut monter cet escalier, si on le désire ; il est encore en assez bon état pour cela. En laissant l'escalier à gauche, on arrive devant une grande porte voûte donnant accès à une petite pièce qui communique elle-même, également par une porte voûte, avec une pièce plus grande qu'elle commande, qui constituaient probablement le corps de garde.*

Si nous voulons maintenant avoir une vue d'ensemble de l'intérieur du Castellum, plaçons-nous sur les décombres situés à droite de l'arrière, la touffe de lentisque très apparente marque le point où la voûte de la citerne de droite a été crevée par la chute des colonnes. On aperçoit tout à fait à droite une partie du haut de la pointe voûtée qui donnait accès à la première écurie, puis, en tournant nos regards vers la gauche, nous découvrons le haut carré de la porte qui donnait sur l'entrée de la

pièce où se trouvent les auges. Dans l'angle du couloir, on voit la gazelle de la chasse, puis, successivement les pièces de la face est et nord de l'habitation. En nous tournant un peu vers la droite, nous verrons toute la partie formant la face intérieure sud du Castellum. Tout à fait à droite, la porte voûte communique avec deux pièces que nous croyons être le corps de garde, puis successivement, en allant vers la gauche, la grande porte d'entrée, la petite fenêtre basse de la porte d'entrée de la première écurie et à sa gauche, perpendiculairement, le haut de la porte d'entrée de la petite écurie ; ensuite, toujours vers la gauche, le pan de mur portant la sculpture de la chasse.

Si maintenant nous quittons l'intérieur du Castellum, nous trouvons, après avoir passé la grande porte voûtée qui servait d'entrée et en suivant la galerie qui conduit à l'extérieur, les portes latérales qui donnaient accès aux enceintes dont parle Marchand. On rencontre dans ces enceintes un grand nombre de briques et de tuiles qui attirent l'attention sur l'existence d'habitations qui devaient abriter les esclaves, les serviteurs et, probablement une partie de la garnison de la place ».

Il faut savoir que durant les fouilles entreprises en 1859, le capitaine Marchand et ses hommes ont retrouvé des *« os humains, des os d'éléphants ou d'animaux de grande espèce, la moitié d'un œuf d'autruche, des débris de poteries et un morceau de mosaïque commune sous l'arceau qui l'a préservé, une petite pièce de cuivre*



à effigie effacée ».

Classé site archéologique en 1901 et monument national au journal officiel le 23 janvier 1968, des travaux de réaménagement ont été entrepris en 2015 en vue de valoriser le site et le protéger des diverses sources de déprédation. Des chercheurs, des universitaires du laboratoire d'archéologie et du patrimoine de l'Université Alger 2 ainsi que des étudiants des universités de Mascara, Chlef et Tlemcen, ont été associés à ce projet de réhabilitation du Castellum qui consiste à le nettoyer, à faire des aménagements externes, à consolider les murs menaçant ruine et à reconstruire les colonnes effondrées.

Hassina Amrouni

Sources :
http://www.lechelif-dz.com/2017/04/19/ksar-el-kaoua/
** Articles divers de la presse nationale*

Nouria KAZDARLI

DOYENNE des COMÉDIENNES ALGÉRIENNES

Par Hassina Amrouni

Grande dame du théâtre algérien et icône du petit et du grand écran, Nouria Kazdarli est, aujourd'hui, la doyenne des comédiennes algériennes.

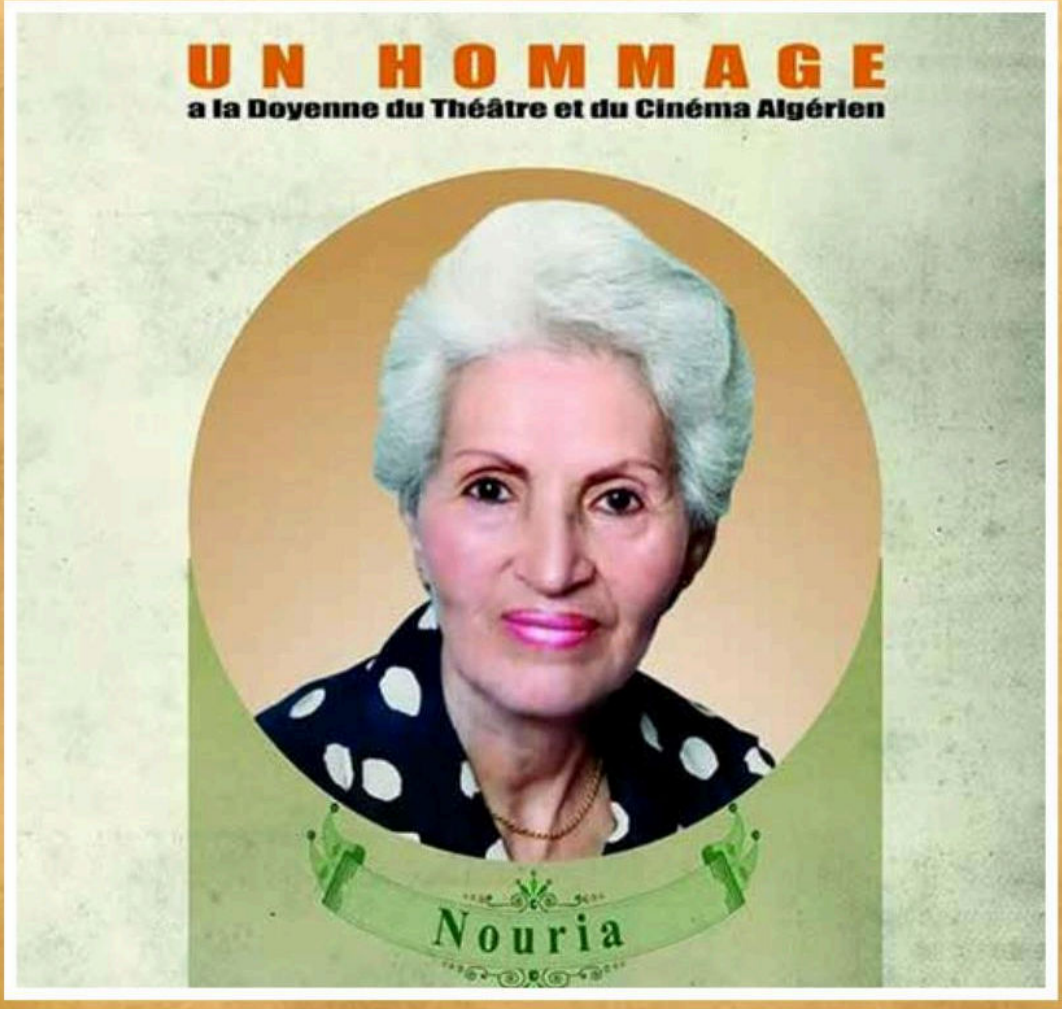
De son vrai nom Khadidja Benaïda, Nouria est née en 1921 à Ammi Moussa au sein d'une famille de paysans aisés, originaires de Matmata, dans la région de Tiaret. A l'instar des autres filles de sa condition, la petite Khadidja est destinée à devenir une femme d'intérieur à la vie bien rangée. Mais le désir de son père n'est pas forcément le sien et lorsqu'elle émet le vœu d'être scolarisée, la réaction du paternel ne laisse planer aucun doute sur sa vision des

choses : « Tu veux peut-être aller à l'école pour piloter des avions plus tard. Il ne manquait plus que ça !»

La jeune Khadidja a néanmoins un caractère bien trempé et sa destinée prendra plus tard une trajectoire bien différente de celle tracée par ses parents étant jeune.

A l'âge de 14 ans, elle quitte son petit village des hauts plateaux pour aller sur la côte, plus précisément à Mostaganem, chez sa grande sœur Mimouna.

C'est là qu'elle fera la connaissance de celui qui donnera un sens à sa vie, le jeune Mustapha Bouhrir, qui se fera connaître sous le nom d'artiste Mustapha Kazderli. Entre les deux jeunes gens, le coup de foudre est immédiat. Il faut dire que Mustapha a tout pour plaire à la belle : en plus d'avoir appris le Coran par cœur, il est également bachelier. Avec la bénédiction des parents, ils convolent en juste noces en 1939 et s'installent à Alger où Mustapha est employé à la compagnie Lebon de l'EGA avec



Boualem Raïs, puis à la mairie d'Hussein Dey avec Taha El Amiri (Bestandji). En plus d'être collègues de travail, les trois amis échangent beaucoup sur l'art, le théâtre et le jeu de scène. Aussi, ils décident de créer avec Mustapha Badie une troupe théâtrale baptisée Le Croissant algérien. Rejoints par Abderrahmane Aziz et Latifa, la troupe fusionne avec La troupe des artistes associés.

Khadidja qui adopte, dès lors le prénom de Nouria – donné par Boualem Raïs – prend, elle aussi, le train de la vie artistique, par le plus grand des hasards. Elle raconte : *«J'étais couturière et on habitait dans un studio, impasse Maxime Noiret à Bab El Oued. Je faisais la marmite pour tous les artistes qui y venaient. Il y avait Touri, Kouiret, Rouiched, amis de Mustapha ! Un jour, à la fin de l'année 1945, la troupe devait faire une tournée à l'est du pays, mais il manquait une femme pour un rôle mineur. Raïs est venu me voir pour jouer ce rôle où je ne devais prononcer que deux phrases, mais j'ai refusé et il a fallu bien me convaincre. »* Et d'ajouter : *« Dans le train qui nous amenait vers Constantine, Abderrahmane Aziz ne cessait de me faire des répétitions, c'est comme ça que j'ai commencé. »*

Nouria Kazdarli

Au cours de son long mais surtout très riche parcours artistique, Nouria campera des rôles qui siéront à sa personnalité. Que ce soit au théâtre ou derrière le petit écran, les personnages incarnés seront d'un réalisme époustouflant et cela, quelque part, elle le devra à d'autres artistes avec lesquels elle jouera et qui l'aideront à exprimer tout le talent qui est en elle. Parmi ces grands noms qui l'auront marquée au cours de sa carrière elle cite : «Keltoum, Aouichette, Hadjira Bali, Latifa, Wahiba, Fadila Khitmi, Fadela Dziria, Anissa, Zahra Nemri, Tayeb Aboulhassan, Hassan Hassani, Madjid et Habib Réda,Youcef Hattab, Sid Ali Fernandel, Mguelati, Kouiret, Mohamed Debbah, Momo, Djelloul Badjarah. »

Des rôles engagés

Même si au long de sa carrière d'artiste, Nouria a joué dans plus de 200 pièces théâtrales, 160 téléfilms et 4 longs métrages, il reste que

parmi les œuvres dans lesquelles elle a été distribuée, certaines restent incontournables, notamment en raison du contexte dans lequel elles ont été présentées au public mais surtout du message transmis en filigrane à ce dernier.

Elle se souvient, d'abord, de ce premier véritable grand rôle, dans une pièce produite à Bordj Bou Arreridj, aux côtés de Tayeb Abou El Hassan qui jouait le rôle d'un garçon de café. « Le café était plein de gens jouant aux cartes ou aux dominos. Il y avait trop de monde et je devais intervenir en campant le rôle d'une mendiante. En chœur la salle m'a mitraillé d'insultes : « *Tu es encore jeune va te marier.'' Et lorsque j'ai répliqué : ''Mon mari est chahid, il m'a laissé 5 enfants à nourrir'', la salle a changé d'attitude. Des applaudissements nourris. On a eu du succès avec ces paroles. On était au lendemain des massacres du 8 Mai 1945* », raconte-t-elle.

Mais dans un pays sous le joug colonial, il n'était pas toujours facile aux artistes de s'exprimer librement sur scène : « *Les conditions de pratique du théâtre n'étaient pas toujours faciles à l'époque. L'administration coloniale nous surveillait. N'empêche, on arrivait à la déjouer en usant dans nos têtes de sous-entendus et de métaphores. Dans l'une des premières pièces La part de l'orphelin jouée devant un large public à Constantine en 1945, le message destiné aux Algériens encore sous le coup du drame qui les a touchés était à peine voilé. Le public l'a compris.*

Cela nous a permis de participer à l'éveil des consciences, la pièce était écrite par Moussa et mise en scène par Kazdarli qui avait déjà un capital-expérience non négligeable. »

Soumis à toutes les frustrations, le public en redemandait, il n'hésitait pas se déplacer lorsqu'il y avait une générale pour voir des artistes comme Hassan Hassani, Rouiched, Aouicha et les autres. *« Quand on terminait la pièce et après avoir pris la précaution de mettre des sentinelles à l'entrée du théâtre pour prévenir d'une éventuelle descente des gendarmes, on chantait en chœur Min Djibalina. Ça nous donnait la chair de poule et la communion avec le public était totale»*, évoque-t-elle encore.

Cet engagement ne sera pas sans conséquences, puisque le mari de Nouria, Mustapha Kazdarli sera arrêté par l'armée coloniale, torturé puis incarcéré pendant deux ans.

Au lendemain de l'indépendance, les deux artistes poursuivront leurs carrières respectives au grand bonheur d'un public toujours en quête de productions de qualité.

Mustapha Kazdarli décède en 2001. Nouria, âgée aujourd'hui de 97 ans, vit à Alger entourée de sa petite famille. Une retraite méritée pour celle qui a inscrit son nom en lettres d'or sur les tablettes du théâtre et de la télévision algériens.

Hassina Amrouni

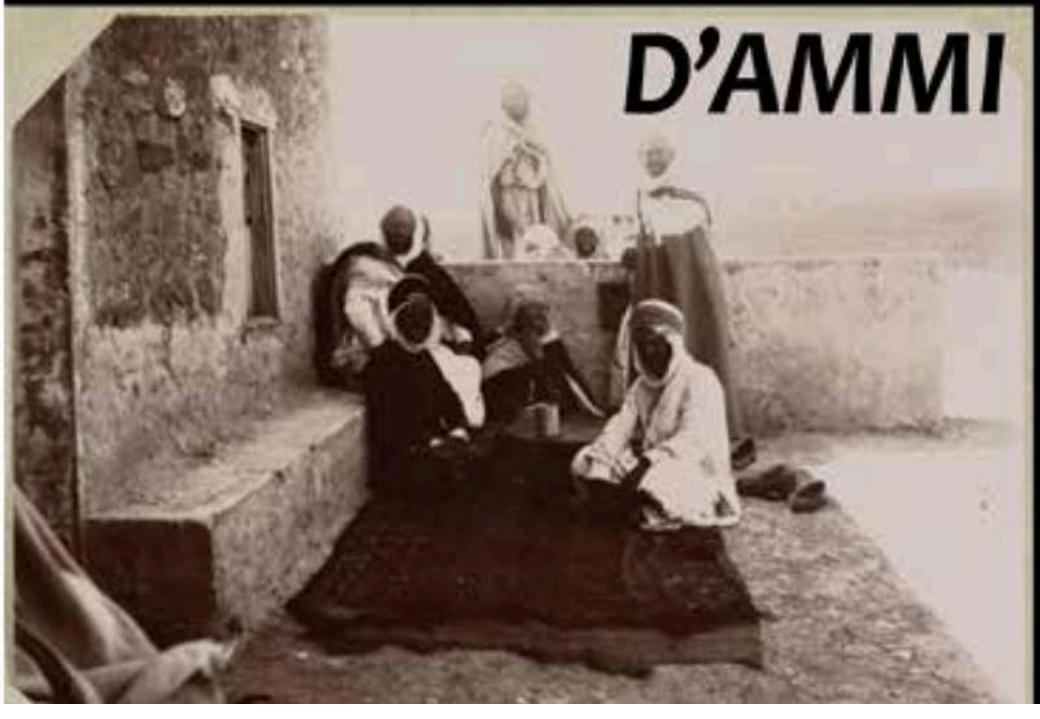
Sources :

(*) http://www.elwatan.com/dyn/imprimer.php?link=http%3A%2F%2Fwww.elwatan.com%2Fhebdo%2Fportrait%2Fnon-je-ne-regrette-rien-12-12-2013-238204_164.php

** Articles de la presse nationale*

Les Beni Ouragh

LES HABITANTS ORIGINELS D'AMMI MOUSSA



Par Hassina Amrouni

Ouled Sabeur, Ouled Bouriah, Ouled Izmeur, Ouled Moudjeur, Ouled El-Abbes, Ouled Defiten, Ouled Bakhta, et on en oublie encore, font partie des descendants de la grande tribu des Beni Ouragh, également appelée Aït Ouragh.

Cette dernière, constituée de 23 aârch, est originaire de la région d'Ammi Moussa (ancienne Khamis) et est l'une des premières tribus berbères établies dans l'Ouarsenis, il y a maintenant plusieurs centaines d'années.

Selon Ibn Khaldoun, qui s'est notamment intéressé à cette tribu, les Beni Ouragh seraient issus des premières fractions berbères antiques, cousines des Touareg et dont le véritable nom est Houara « *vraisemblablement frère d'Ouraghe (Homme jaune) en berbère* ».

Connus pour leur esprit libre, les 23 aârchs composant la grande tribu des Beni Ouragh veillèrent à préserver leur indépendance presque totale vis-à-vis de l'autorité ottomane au moment même où celle-ci exerçait son hégémonie sur une grande partie du pays.

Et c'est le même rejet qu'ils manifestent à l'égard du colonisateur français qu'ils affrontent vaillamment lorsqu'il tente de s'approprier leurs terres et de détruire leurs maisons. Mais le général Emile Mellinet, à la tête d'une force militaire nettement supérieure, à celle de cette population autochtone, leur inflige un sé-

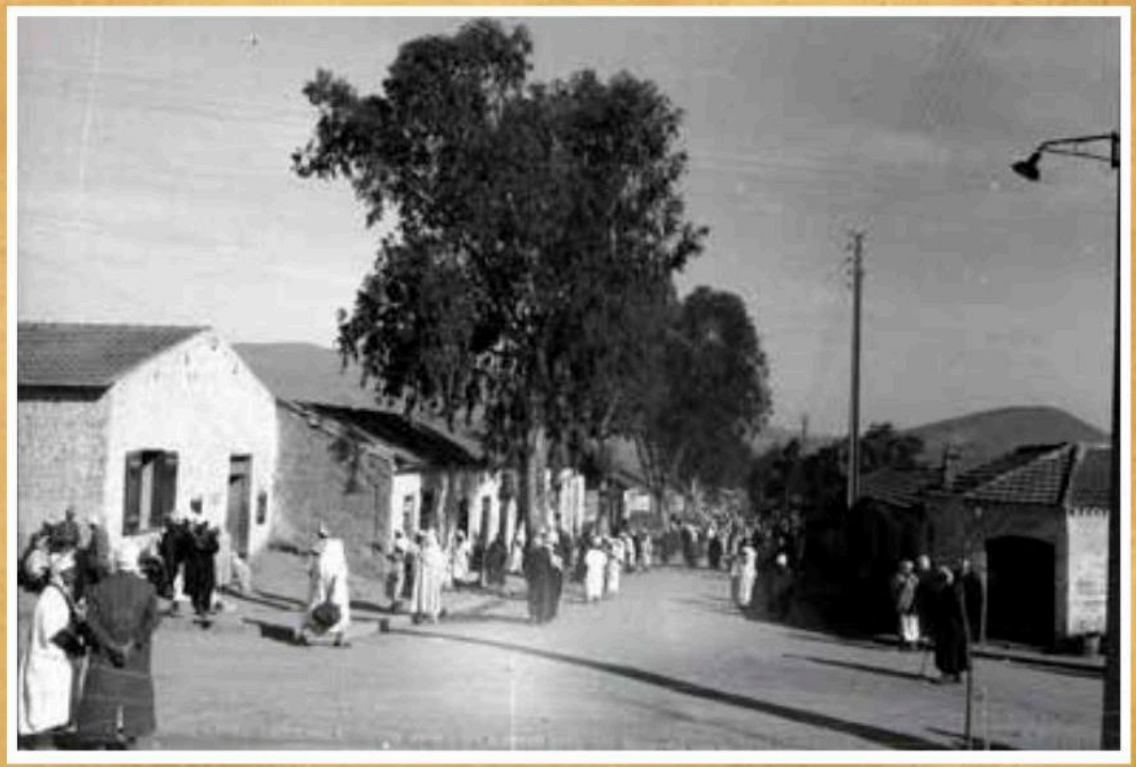
rieux revers lors de la révolte de 1864.

Dès lors, ils subissent tous les affres de la colonisation jusqu'au déclenchement de la guerre de libération où ils sont nombreux à avoir pris les armes pour lutter encore une fois pour recouvrer l'indépendance du pays.

Après l'indépendance, les Beni Ouragh, totalement arabisés, ont perdu tout lien avec leur passé amazigh. Certains ârchs vivent toujours à Ammi Moussa, tandis que d'autres se sont étendus à d'autres communes de la wilaya de Relizane, voire d'autres wilayas voisines comme Tissemsilt ou Tiaret.

Hassina Amrouni

Vieil homme de Beni-Ouragh

LES 23 ÂARCH DE LA TRIBU DE BENI-OURAGH

1. Ammi-Moussa
2. Douar Touares
3. Douar Ouled-Sabeur
4. Douar Ouled-Izmeur
5. Douar Ouled-Bou-Ikni
6. Douar Ouled-Moudjeur
7. Douar Ouled-Yaich
8. Douar Ouled-Bouriah
9. Douar Marioua
10. Douar Ouled-El-Abbès
11. Douar Menkoura (Ouled-Ali)
12. Douar Ouled-Deflten
13. Douar Adjama
14. Douar Meknassa
15. Douar Chekala
16. Âarch Ouled-Bakhta
17. Âarch Matmata
18. Âarch Halouia - Chérraga
19. Âarch Halouia-Gheraba
20. Âarch Keraich-Cherrag
21. Âarch Keraich-Gheraba
22. Âarch Ouled-Berkane
23. Âarch Maacem